6me ANNÉE — Le Numéro : 60 cent. — 1er MARS 1913

LES RUBRIQUES NOUVELLES

Revue Mensuelle de Littérature et d'Art

JOSEPH PERIER, Directeur

SOMMAIRE :

PARIS
E. BASSET ET Cie, ÉDITEURS
3, rue Dante, 3

6me ANNÉE MARS 1913 Nouvelle série — N° 11

LES

RUBRIQUES NOUVELLES

Concours de Prose et de Poésie

COMITÉ DE LECTURE

HAN RYNER, prince des conteurs ; Nicolas BEAUDUIN
Joseph PERIER ; Gaston PICARD ; François QUER

Connaissant la difficulté pour les jeunes auteurs de trouver un éditeur qui les lise et qui les publie autrement qu'à leurs frais, les *Rubriques Nouvelles* ont résolu de parer à cet état de choses en instituant un concours ouvert à tous les écrivains de France et des pays de langue française.

Un volume (au moins) de Prose — roman ou nouvelles — et un recueil de Poèmes seront édités par les soins et aux frais de la maison Basset et Cie. Les auteurs recevront en outre sur la vente de leurs volumes les droits habituels.

Nous espérons que cette tentative hardie révèlera à notre époque des talents nouveaux à qui il ne manque, la plupart du temps, qu'une occasion favorable pour se produire.

Chaque concurrent, non abonné à la revue, devra en même temps que son manuscrit — poèmes, roman ou nouvelles — adresser à MM. Basset et Cie, éditeurs, 3, rue Dante, à Paris, une somme de huit francs, donnant droit à un abonnement d'un an à la revue les *Rubriques Nouvelles*.

Conformément à la demande que nous ont faite quelques auteurs, la date de clôture du concours primitivement fixée au 31 Mars, est reportée au 31 Mai 1913.

Enrico Péa

Poète Italien

Ce n'est pas un inconnu. Quand paraissent les « Fole », son premier livre, M. A. Tournouex, dans la Phalange du 20 janvier 1912, en parle avec émotion. C'est le Jammes italien : un Jammes sorcier, crédule, mais non pas religieux, mais non pas croyant. Son mysticisme est encore inculte. Le mouvement, le bruit, l'ombre, les gestes instinctifs, spontanés, lui inspirent un effroi. Et il redoute encore plus la mort qu'il ne craint la vie. Il se sent si petit qu'il ne peut pas se croire secouru ; il n'ose pas se révolter. Vous verrez comment la terreur a étouffé son lyrisme. Ce n'est pas Eschyle, certes ! Ce n'est pas le Dante, ce n'est aucunement d'Annunzio. C'est une petite voix, comme celle d'un enfant qui a trop tremblé en écoutant les contes d'une vieille nourrice ; comme celle d'une feuille chantante qui tombe sur un tapis de feuilles qui se sont tues.

Mais c'est parce qu'il vit ici, au bord de la mer, dans une ville blanche, que j'ai pu le rencontrer.

***

Enrico Péa est un homme grand, brun, élancé, au regard impérieux, au geste prompt ; une barbe noire encadre son visage léonin, sa grosse tête latine aux cheveux ras.

Il est natif d'une province de Lucques, la Versilia, patrie de Carducci, terre de marbres, de carrières, de montagnes, terre de cyprès et d'oliviers, arbres fiers. C'est à Serravezza qu'il est né, le 29 octobre 1881, avec les feuilles éphémères qui parfois reviennent aux branches qui se sont trop tôt dépouillées. Un mélange de beauté sauvage et de grandeur harmonieuse ont caressé ses premiers regards. Son enfance n'est pas celle que nous avons vécue, nous autres, enfants des villes. Enrico Péa a poussé comme une ronce dans un champ abandonné. Il est fils du sol qui l'a porté ; il appartient à une terre ; il a la saveur dure d'un coin bien déterminé,

d'une vigne qui a pris racine sur une colline avare et qu'on ne transplante pas...

Orphelin, un aïeul étrange l'éleva. L'homme était sombre, d'humeur bizarre, autoritaire : le Jeaubernat de *La Faute de l'Abbé Mouret*, libre-penseur nourri d'une philosophie pessimiste et qui de mémoire, cependant, récitait tout son Dante. En ce village lointain, perdu au milieu d'un siècle moyennageux, le terrien exerçait encore une véritable dictature. C'est lui qui veillait sur son bien, qui défendait avec une carabine de 48, que le sang autrichien avait rouillée, ses bêtes et ses champs, ses arbres et ses fruits. Enrico Péa n'était alors qu'un « moscardino », le gosse déguenillé dans le cœur duquel grandissait la terreur de cette barbe blanche, de ce front sévère, de cette main toujours prête à châtier.

Elle châtiait si terriblement que l'enfant ne tardait pas à déserter. Il n'avait que douze ans ; et, pour tout bien, un chien maigre. Mais le chien était intelligent : il dansait et le maître quêtait.

Viareggio, ce fut là que Péa connut pour la première fois la bonté. Les privations l'avaient affaibli ; une bronchite le terrassa. Dans le vieil hôpital de la vieille ville, les sœurs de charité rapprochèrent leurs sourires de son front. Quand elles le guérirent, il ne voulut plus les quitter. Et elles durent lui donner un tablier blanc et lui consacrer les mains.

Nombreux étaient les pensionnaires. Il en venait de tous les alentours, des champs de Montignoso et des carrières de Carrare. Les campaniles de la Miséricorde sonnaient un coup pour un malade, deux coups pour un blessé et trois coups pour un mort. Et l'on apprêtait le lit, la table d'opérations et le cercueil. Et un jour, elles amenèrent le vieillard barbare, à la barbe blanche, qui savait Dante : « ha ! moscardino, dit-il, je te retrouve ! *Curra mi benè*, soigne-moi bien ! » Et il ne trouva pas d'autres mots car la mort était sur lui.

Un prêtre s'intéressa cependant à l'enfant, lui apprit à épeler, à lire et à griffonner. Les sœurs qui priaient dans la chapelle de l'hôpital le convainquaient d'aimer Dieu. Il s'abandonnait à leurs soins et à une molle tiédeur. Le visage léonin s'anémiait, les yeux, brûlés d'un rêve, s'agrandirent. Une Vierge même l'appela, agitant un ostensoir sous ses lèvres parfumées.

Ce fut alors que le surprit la vague houleuse de la puberté. Elle le roula, elle le traîna et le meurtrit. Il connut l'abandon après la lutte, la faiblesse dans les tentations et le remords ; ne fut pas épargné par cet âge qui est le fatal trieur des cœurs, qui retranche les uns et sacrifie les autres à leur propre destin.

***

C'est de cette enfance et de ces souvenirs que son œuvre déborde. Maintenant qu'il a trouvé sur ces rivages bénis, avec la paix la consolation la plus rare, Enrico Péa semble les rechercher avec tendresse dans son âme épurée et nostalgique. Les héroïnes des « Fole » et de « Montignoso », ses deux livres de contes, vivent dans cette atmosphère un peu incertaine de légendes où les passions les plus ardentes et les plus brutales même revêtent un caractère mystique et religieux. Elles ne sont que les créations tourmentées d'une imagination naïve et non point des êtres déterminés, habillés à la mode d'une époque, nourris d'un temps, disséqués suivant les méthodes en honneur chez nos romanciers. Mais de plein pied, dès la première ligne, le songe et l'angoisse de l'inconnu évoqués nous saisissent. Ecoutez, plutôt dite par lui-même, la définition de sa poétique. Une créature mystérieuse est née à l'aube, sur un lac que ne troublent pas depuis l'éternité les rames et les cris des pêcheurs. Quelle est-elle ? Une enfant, née avant le temps que lui avait prescrit une loi inviolable, dont les yeux ne goûteront pas la fraîche clarté de ce matin qui la voit naître, ni ce ciel teinté d'or, ni ce chant mélancolique, ni sa mère. Il ne lui est rien accordé, ni joie, ni souffrance, ni passion. Mais elle doit pleurer cependant. Et c'est à cause de ces pleurs que le Poète est attiré vers elle : « De quel nom te baptiserai-je, créature sans baptême qu'aucun père n'a créée. A l'aurore j'ai entendu tes vagissements. Et à l'aurore tu m'as appelé et je t'ai donné ce nom : Aurore. Née du pollen des nymphéas, je t'ai donné ce nom : Nymphéa. J'ai vu avec tes deux prunelles s'éteindre les deux faces de l'autel. Mais la lampe éternelle est restée allumée : Elle vivra comme nous vivrons tous, — éternellement. »

C'est ici, certes, qu'il faut saisir toute l'originalité de Péa. Je le sens encore plus que je ne saurais le montrer. Cet embryon humain

qui a déjà une qualité virginale symbolise son Art : dépouillé et nu, né et inconscient, il inspire à qui l'approche une émotion intime, mêlée de commisération, qui ne se définit pas.

Péa n'est pas un monstre ; non ; il n'a pas souffert exagérément. Son âme, si sensible qu'elle soit, ne s'étend pas très loin. « C'est une palide fleur — qui germe de nuit dans l'enrue. — Mais quand il survient, le soleil — la baise trop fort, et elle meurt. » Il n'est pas fait pour porter le poids d'une lugubre ironie ni d'une altière douleur ; il ne peut pas comprendre Prométhée qui défie le ciel, qui se ronge lui-même, qui souffrirait de ne pas être malheureux. Non plus. Péa a trop peur. Rien ne le séduit. Il tremble continuellement. Son enfance est trop pleine de spectres, de revenants, de bruits nocturnes, d'images fantastiques, de sabbats et de sorcières. La nature est pleine de pièges et il ne l'aime pas. Dans les rayons du chaud soleil, les monstres s'accouplent : les rayons de la lune portent en eux le germe de la mort. A quoi bon et comment s'exalter ? Il faut songer à se défendre. Rentrons dans les ténèbres ; ne faisons pas de bruit ; n'éveillons pas l'antipathie rancunière des choses qui ne vivent plus.

Tout, autour de nous, nous veut du mal. Mais n'accusons que nous-mêmes. Tout, autour de nous, se défend contre notre curiosité effrontée, contre nos désirs égoïstes : notre activité sacrilège s'insinue dans le mystère pour le dépouiller de toute sa richesse effrayante. Lui aussi doit songer à se défendre ; et la lutte est déclarée entre le mystère et l'homme.

La lutte est déclarée avec la vieille Terre et l'Homme : elle est fatiguée de nous qui ne croyons plus en elle ; qui l'avons pesée, atome par atome ; qui ne la traitons plus en mère, mais en esclave ; qui lui imposons nos morts. Elle ne nous porte plus, elle ne nous endure plus qu'avec impatience. La vieillarde s'est faite vindicative ; elle est devenue sournoise ; elle jette contre nous ces morts que nous lui avons donnés ; elle se dérobe à toutes nos investigations : les plantes et les pierres lui obéissent aveuglément.

Qui, comme Péa, a eu peur de cela, l'indéfinissable ? Qui, comme lui, a été superstitieux ? Un bruit ? un soupir ? la moindre anomalie ? il ne raisonne pas : il craint, il pressent, et il nous inculque cette crainte et ce pressentiment. Il a entendu, au plus fort

d'un orage, pleurer une voix d'enfant dans une forêt agitée. Une autre fois c'est la surprise, dans son pays natal, d'un reflet trop froid sur une montagne de marbre trop blanche. Qu'il nous dise : « La faucille est tombée qui était appuyée contre le mur », et nous savons bien que Césira qui a eu peur, ne pourra plus être heureuse. D'autres fois, c'est un vagissement qui entre dans une chambre, et la mort bat des cils. « Pourquoi naître ? demande-t-il ; les sorcières dansent sur le portique ». « Elles tremblent, les feuilles du châtaigner... elles tremblent avec un cœur damné. » C'est Thérèse qui veille son enfant malade : pourquoi doit-il mourir ? Ecoutez encore :

« Les cyprès du petit cimetière secouaient leurs cheveux ; et de temps à autre tombaient des baies ouvertes, des semences rondes.

« Des yeux de Térésa tombaient sur sa joue, rouge de fièvre, des larmes chaudes : mère pitoyable, elle fixait le lit où son enfant dormait comme un mort.

« Mais de la fenêtre où l'on voyait quelques cyprès, le petit cimetière appelait et réclamait quelqu'un. »

Et la belle Verginella, si touchante : amoureuse, elle confiait au torrent qui chantait sous ses fenêtres sa passion et son espoir. Mais quoi ! Des hommes étaient passés :

« Des bohémiens qui viennent au pays — qui vous jettent un mauvais sort... — Le maléfice fut bien payé — avec des gouttes de sueur, — et des bribes de pain, — avec des larmes et du sang... — ils sont bien repartis sur leurs chevaux — qui ont des cornes comme les bœufs — et qui portent leurs grelots — assemblés au culeron... — Ils sont repartis aussitôt... — Mais ils ont laissé leur maléfice... — Par les chemins de Montignoso, — tout semés de « pépestrins » — qui est semence de sorcier... »

Et Verginella mourra sans doute comme Ophélie, roulée jusqu'à la mer, sans avoir connu l'amour. Et aucun malheur ne saurait tomber sur nous à l'improviste sans que nous ayons été pressentis. La foudre elle-même qui brise Adèle, les premières lignes du conte l'ont annoncée : « Il pleut de grosses gouttes d'eau et des petites fleurs d'olivier sur la tête brune d'Adèle. Une douce odeur de terre remuée picote les narines. » Et c'est moins un scrupule que le fleuve couvert par l'ombre des acacias qui attire Léontine.

C'est un songe qui l'éveille, c'est une apparence qui la trompe : elle ne se jetterait pas de sa fenêtre, nous ne verrions pas ses bras étendus sur le gazon si la lune n'était pas levée.

De l'existence de ces correspondances occultes, Enrico Péa demeure convaincu. « Renouer d'une rive à l'autre, un fil, » a-t-il écrit en exergue à son deuxième livre. Et il nous fait partager l'émotion de sa découverte. Ne lui demandons pas encore autre chose. Avec une langue peu savante, des expressions et des tournures pleines de naïveté, il a cependant créé une atmosphère étrange et il a su nous y retenir. Il a su nous enfermer dans une chambre sans issue et nous effrayer en grattant au dehors contre les murs noirs où nous n'osions plus nous appuyer. Et puis, pour nous qui ignorons la terre dont il nous parle, qui n'avons jamais cheminé sur les routes poudreuses de Montignoso en compagnie de quelque pâtre sorcier, disons-le : ses contes nous introduisent, mieux que telle estampe fanée, dans le laboratoire d'un alchimiste du Quattrocento où, au plafond, appendent sous les poutres moisies des ailes de vampire. Sans doute sont-elles nées là, ses héroïnes, et les retrouvons-nous, entre deux cornues remplies de parfums et de sang, dans quelque bocal où elles flottent encore en nous souriant tristement. Mignons biscuits de Saxe qui n'ont qu'un geste, qu'une pose, qu'un regard ! Elles savent qu'elles ne vivent pas ; elles savent qu'elles ne sont pas vraies. Celui qui les a faites si petites et si touchantes, qui a su les habiller si délicatement, avec un art si nouveau, n'a su leur donner qu'une seule et vieille pensée : et cette pensée qui empêche qu'elles grandissent, qu'elles aient notre puissance et notre vie, qu'elles jouissent ou qu'elles souffrent, est une pensée de terreur.

C'est cette terreur, source de tout tragique, que nous retrouverons un peu plus tard, à un état moins embryonnaire dans « Sion » (non imprimé encore), drame en trois actes, écrit dans une plus forte langue, en vers undécasyllabiques, et qui a été représenté avec succès dans quelques-unes des principales villes de l'Italie.

La « Voce » qui a tant fait pour la renaissance des lettres en ce pays chercherait aujourd'hui à s'attacher ce poète un peu farouche, et ses « Quadèrni », établis sur les plans de nos Cahiers de la Quinzaine, nous donneront bientôt, il faut l'espérer, la nouvelle œuvre de notre Enrico Péa :

« Io sogno... Poi mi sveglierò... »

JEAN LÉON THUILE.

L'Illusion

Poème dramatique en un acte

PERSONNAGES

PIERROT.

L'ILLUSION.

La lune éclaire la forêt givrée. Dans une clairière, sous un arbre défeuillé, Pierrot s'est arrêté, taciturne. Assis devant un feu à demi éteint, il songe. Sur le sol gît sa guitare abandonnée.

PIERROT

Aux pays merveilleux la légende en ses fastes
Narre que maintes fois, à des heures néfastes,
Me hanta le suicide, et Pierrot vit encor ;
Spectre blanc qui s'émeut sur le morne décor
Du monde où les mortels, stagnants dans la pénombre,
S'engendrent, — vision plus folle que mon ombre...
Mon ombre dont la forme enfin va s'abolir
Irrémissiblement. Oui, lassé de pâlir
Sous la lueur sans jour de l'astre qui ricane
Son impassible ris au torturant arcane,
De l'astre dont le clair mieux qu'un œil sybillin
Ensorcelle et trahit, j'ordonne mon déclin.
Pour y bercer mon songe et ma tête pleureuse,
Je le veux tendre ainsi qu'un giron d'amoureuse ;
Qu'il soit le dernier rythme aux cloches de torpeur
Où se dissout l'esprit... car, on n'est pas sans peur
Pour être un doux Pierrot sans tache et sans reproche :
Je frissonne en songeant que le moment est proche.
Déjà j'ai froid ! j'ai froid ! L'automne disparaît ;
Plus un tiède rayon n'erre dans la forêt.
L'autre nuit, j'entendais les âpres harmonies
De la bise gémir par les plaines jaunies :
Les genêts étaient blancs quand parut le matin
Et le givre étoilait mon habit de satin.
Je veux mourir ? Eh bien ! — *Couchons-nous sur la terre*
Et dormons... — Les frimas, de leur linceul austère
Alors m'enserreront, rigide et mes destins
Iront s'irradier aux tourbillons lointains...

Et parmi la lumière où finit tout mensonge,
Pleines enfin d'azur, mes pâles mains de songe
Ecloront vers l'Aurore, urne rose où les pleurs
S'épanchent et vont luire aux calices des fleurs.
En vérité ! cela vaut bien un feu de joie.
Que trouant la ténèbre il crépite et flamboie,
Vainqueur... Qu'il meure aussi, symbole de mon for
Intime qui s'éteint. Donc, une fois encor,
Faisons-nous bûcheron.

(Pierrot ramasse les brindilles éparses sur le sol).

J'ai lu chez le poète
Que la Mort visitait ces gens. Je la souhaite !
Puis un pâtre demain, erratique héraut
De mon trépas, dira : — C'est notre ami Pierrot
Comme un chien sans abri, mort au clair de la lune !
Bons pélerins, donnez un pleur à l'infortune !

(Pierrot prend sa guitare).

O mon luth ! ô mon âme ! à présent que ta voix
Sanglote comme un glas ! Nous n'irons plus au bois !
Echos, écoutez bien ! car l'aube qui s'apprête
Verra Pierrot muet dedans sa collerette.

(Pierrot s'accompagne de sa guitare).

Le vent souffle, lors les printemps en fleurs
Jonchent, jonchent dru le sol de corolles :
Adieu pour jamais, beaux rameaux en pleurs,
L'essaim lilial de vos auréoles.

L'étoile a pâli qui devant mes yeux
Scintillait gardienne au seuil des naufrages
Et mes chers espoirs, horizons joyeux,
M'ont été cruels comme des mirages.

Souviens-toi, marin, que l'esquif bercé
Où tu vas chantant vogue à la dérive ;
Et toi que le sable ardent a lassé,
Apprends qu'au désert il n'est pas d'eau vive.

La neige, tandis qu'errent mes clameurs,
Tisse le suaire où mon esprit sombre
Avec mon angoisse. Insensé ! je meurs
D'avoir poursuivi, par l'univers, l'Ombre.

(Il neige. Pierrot s'est couché pour dormir. On entend
la voix de l'Illusion — invisible).

L'ILLUSION

Pierrot... Pierrot... Pierrot!

PIERROT

Qui vient en cet endroit?

L'ILLUSION

N'es-tu pas là, Pierrot ?... Réponds-moi.

PIERROT

De quel droit
Surgis-tu cependant que mon être s'efface ?
As-tu spectre qui claque et deux trous dans la face,
Avec, en des bras secs, l'éclair froid d'une faux ?

L'ILLUSION

Non ! Non !

PIERROT

Va donc en paix. Quoi, moi, Pierrot ? C'est faux !

L'ILLUSION

Les Vents et les Echos, vibrants de tes alarmes,
S'harmonisent pareils à des harpes en larmes.

PIERROT

Je ne répondrai pas : je suis un trépassé.

L'ILLUSION

Comme le dernier chant d'un rossignol blessé
Ta voix est triste, hélas !

PIERROT

Et la tienne folâtre
Inconsidérément. Juge : en l'éther bleuâtre
Déjà vaguait, vaguait, libre fille de l'air,
Ma pensée ; à présent, je me sens fait de chair
Et d'os comme jadis ; hélas ! encor perplexe.

L'ILLUSION

Poète, prends ton luth.

PIERROT

Parle. Quel est ton sexe ?

L'ILLUSION

Je veux savoir, Pierrot, quel tourment est le tien.

PIERROT

L'être qui veut savoir est une femme. Eh bien,
Oui, je prendrai mon luth, mais le baiser, Madame,
Le baiser, — le baiser qu'une Muse réclame
Pour transmettre le feu de l'inspiration —
Je veux vous le donner avec dévotion
Et s'il vous plaît après, vous fuirez dans la nue.
Elle ne répond pas... Serait-ce une ingénue ?
Qui sait : en l'air vermeil des soirs étincelants
Parfois ne vis-je pas voler des merles blancs ?

(Pierrot parle à l'Illusion)

Dès longtemps, vers un but mon désir se concentre.
Ecoute : je voudrais enfermer la lune entre
Deux parchemins scellés. Si tu pouvais m'aider !
Ton silence est cruel. Je veux te regarder,
Alors je te dirai d'une langue lucide
Pourquoi je suis hanté par le Pierroticide.

L'Illusion paraît, splendide, poétique, souriante. Un voile l'entoure et la revêt de mystère. Sa tunique chatoie, irisée. Des fleurs sont en ses mains. Pierrot extasié, tend les bras vers elle, mais jamais il ne peut même effleurer les plis du vêtement aérien.

PIERROT, d'une voix fervente.

Si mes languides yeux ont naguère pleuré
Jusqu'à tarir leurs pleurs. Si, jadis, fut leurré,
Dans un désert peuplé de deuils et de désastres,
Mon rêve par lambeaux déchu du bleu des astres,
Le sais-je ! Vous voici : le triste souvenir
S'en est allé, Madame, et j'aime l'avenir
Dont tressaille et se lève en vos prunelles douces
L'aurore la plus belle !

L'ILLUSION

Auprès des glauques mousses,
Des joncs et des roseaux jaseurs, vois, éclatant,
Pâle lys endormi sur la nuit de l'étang,
Le nénuphar frigide à la pulpe charnue
Et que meut d'un gré lent la filandre ténue.
A peine au miroir sombre un frisson s'est tracé :
Le vestige moiré déjà meurt effacé.
Et les ombres aussi se fondent, éphémères,
Que projette le vol des fuyantes chimères.

PIERROT

O Rythme éblouissant ! J'écoute et votre voix
Ruisselle des lueurs de gemmes ! Je vous vois
Et dans l'éveil surgi de tant de nuits profondes
Vibre une aubade fraîche, et les sonores ondes
Dont m'enlace le flux s'éclairent, et mes sens
Ainsi tumultueux déjà m'offrent l'encens
D'allégresse, et je rêve, et vous êtes mon Rêve
— Lyre d'azur qui vient, tel le flot vers la grève,
Magnifier ma vie !

L'ILLUSION

Adieu !

PIERROT

Pitié pour moi !
Que vous dirais-je encor ! Et quel est mon émoi !
Mes paroles voudraient exhaler un poème
D'amour et je languis... Entendez : je vous aime !
Comme l'abeille boit, dès les feux du matin,
L'hysope : ainsi, voué, Madame, à mon destin,
Je vous aime ! et déjà faut-il que j'entrevoie,
Alors que je regarde aux pourpris de la joie,
Mes bleus oiseaux d'espoir, éclos, puis envolés !
Madame, je mourrai si vous vous en allez !

L'ILLUSION

Vainement nos désirs bravent la destinée.
La mienne est de passer ma route illuminée,
Mais j'ai brillé sur toi, Pierrot, et tu vivras.

PIERROT

Je vous enchaînerai de fleurs et de mes bras !
Voyez, tendu vers vous, épouse aérienne,
Leur geste ! C'est mon âme et sa longue géhenne
De paradis perdus et toujours désirés !
Vous qui m'apparaissez pareille, demeurez !
Je veux crier au monde, enfin ! que la hantise,
Irréelle jadis, s'anime et s'humanise !
Et Pierrot, libéré du délire anxieux,
D'un rythme balancé par les Ris et les Jeux,
Dans la chevauchée ivre où s'allume l'extase,
Ravira votre essor sur l'aile de Pégase.
Lors couleront vos jours, harmonieusement,

Comme un rosaire d'or, en gai scintillement,
S'égrène aux longs doigts clairs d'une Madone blanche.

L'ILLUSION

J'aime entendre, Pierrot, ton âme qui s'épanche :
Source vierge et charmante où l'asphodèle éclôt !
Blessure de douceur dont l'amour est le flot !
Mais un même flot doit, sur la houle du monde,
M'emporter, m'emporter, — vague bonne et féconde
Où s'évoquent les feux des havres aperçus
Ailleurs ! si loin ! si loin ! Quand les hommes déçus,
Au tourbillon hagard de l'extrême détresse,
Voguent vers les néants, je passe, enchanteresse !
Magiquement alors, voici, s'effigiant
Au miroir d'avenir, — Demain proche et riant :
Sa lèvre sonne clair les chansons de folie !
Son geste, épanoui de floraison jolie,
S'incline, opulemment suave, à l'horizon
Et près de lui, tandis qu'il parsème à foison
Un sillage de songe et de métamorphoses,
Les Jours, les joyeux Jours dansent en essaims roses !

PIERROT, infiniment triste.

Oh ! pourquoi t'éplorer ? C'est ton destin, mon cœur !
L'astre de l'infini luit d'un éclat vainqueur...
Après, c'est le couchant. O ma dame ! ô sirène !
Fantôme éclos au bord du bonheur... nulle chaîne
Pour attarder vos pas ne se referme ici.
Allez vers les humains : portent-ils pas aussi
Sous leur crâne infernal le Désir et les larmes !
Dans le mien tinte encor le vieux glas des alarmes
Fatales. Oui, je souffre et j'aime, c'est mon sort !
Mais quand j'étais couché sur le sol pour la mort,
Que n'êtes-vous passée, insensible et muette,
Dans la neige laissant blanchir ma silhouette !

L'ILLUSION

Je suis ta bonne fée, ô mon ami Pierrot.
Souris à l'avenir. Je reviendrai.

PIERROT, tendrement.

Bientôt ?

L'ILLUSION

Vois le ciel vêtu d'aube et toutes les étoiles
Disparaître au jour pâle ainsi que sous des voiles :
Le mystère s'efface. Adieu !

PIERROT, tendrement.

Vous reviendrez ?

L'ILLUSION, montrant l'arbre défeuillé.

Le printemps dru de sève et de bourgeons ambrés,
Aux rameaux de cet arbre où n'est plus nulle palme,
Suspendra, vert et frais, pour faire une ombre calme,
Un feuillage touffu. Là, tu me reverras.

PIERROT

Je dirai : je vous aime ! et je tendrai les bras.
Hélas ! vous me fuyez ! Je vous ignore même
Ombre que dans le cours des siècles, fol et blême,
Et l'orbe fasciné, je poursuis ! je poursuis !
Et qui portez en vous toute ma foi !

L'ILLUSION

Je suis
Le beau caméléon de la pensée humaine.
Dans les champs infinis de l'idéal domaine,
Déroulant mes anneaux striés d'éclairs d'azur,
J'illumine l'espace où croît le Temps futur !

(L'Illusion a disparu).

PIERROT

Sa tunique, au zéphyr, fuit, s'irise, voltige,
Et les buissons frôlés n'en gardent pas vestige...
Nymphe, sylphe, démon, dieu, sphinx, follet, lutin ?
Que sais-je ! Elle est éparse aux roses du matin !

(Et Pierrot regarde l'arbre prestigieux).

— Là, tu me reverras... Cher espoir ! C'est un orme.
Son branchage s'étale et forme un dôme énorme
Dont la coupole close en verdoyant abri
Se veine de soleil au renouveau fleuri.
— Ton spectre encor glacé me tend des bras de marbre
Mais mon cœur est ardent et je chante, ô bel arbre !

(Pierrot reprend sa guitare).

Demeurez au bois, mon ami Pierrot :
La neige à flocons tombe et vous fleuronne
Mais reverdiront les lauriers bientôt :
Vous les tresserez pour une couronne.

Je pleure, je ris, ma face d'émoi
Est le diamant qu'un rayon transforme.
Le plus beau soleil rayonna sur moi ;
Encore il luira : je l'attends sous l'orme :

Pélerin transi de langueur au cœur,
Regarde Pierrot qui pense sous l'orme :
Au penser fervent bout le sang vainqueur :
Dont s'engendre et vit l'idéale Forme.

FIN

B. Reynold.

L'ombre qui tue

Il venait de tuer son père, pour le voler. Dans la plaie béante et baveuse, le couteau stagnait comme un coin dans du bois, tandis qu'un ruisselet de sang s'épandait en bouillonnements rouges sur les chairs pâles, sur les linges et tout le long du tapis, jusque sous la porte.

La chambre semblait agoniser aussi, des odeurs âcres y traînaient lourdes et obsédantes et la lumière avait l'air de vouloir mourir, pour ne pas éclairer ce spectacle horrible, pour ne pas contempler ce fils assassin. Deux fois elle s'éteignit, deux fois il la ralluma, tremblant de peur ; la nuit l'épouvantait, il la savait peuplée de fantômes et de larves. Il craignait que quelqu'un, dans l'ombre, cherchât à punir son crime, peut-être le mort lui-même. Et pourtant, la lumière dessinait sur les murs des ombres terribles, des formes menaçantes auxquelles le vacillement de la flamme donnait des envergures gigantesques, des expressions d'horreur. Il avait déjà remarqué, reflétée sur le mur, son ombre, et l'avait vue prendre les plus différentes et incroyables formes de monstres, de bêtes d'apocalypse et de sabbat.

Une épouvante fébrile habitait en lui maintenant, et il ne savait plus s'il devait laisser luire la flamme de sa lampe, ou faire naître de nouveau la mort nocturne, car ce qu'il ne verrait pas vivre sur les murs se refléterait en lui et il serait hanté par des mirages.

Ses lèvres tremblaient convulsivement, tandis que les mêmes mots revenaient sans cesse sur leur seuil, émanant de sa conscience : — Tu viens de tuer ton père. » Tout lui répétait ces mots et c'était comme une grande symphonie diabolique, à laquelle les choses elles-mêmes se mêlaient et prenaient une voix pour flageller ses oreilles et son âme.

Il se débattait contre ces paroles multiples, contre ces paroles vengeresses, contre ces paroles erynnies, poussant des cris aigus, discordants, ou battant l'air de ses bras, comme si les voix avait des formes saisissables.

Et toujours ces mots s'imposaient à lui : — Tu viens de tuer ton père. »

De ses yeux apeurés il regardait et il trouvait son ombre trop grande, amplifiée, gigantesque ; elle allait sans doute l'écraser.

D'un revers de main il renversa la lampe. Les visions moururent brusquement et toute la nuit mystérieuse s'épandit dans la chambre. Et pourtant l'épouvante était toujours là autour de lui, l'étouffant et l'enserrant plus cruellement, car les mots horribles lui semblaient maintenant non seulement avoir des voix, mais aussi des formes ; il croyait en sentir sous ses doigts tressaillir et vivre comme des serpents, une à une, toutes les lettres.

Il eût voulu les repousser, mais une sorte de glu sanglante les rivait à sa main.

Une lutte alors se livra en lui, qui lui écartela le cœur ; il ne savait pas s'il devait laisser régner la nuit ou faire renaître la lumière. Alors il s'éloigna de la chambre du meurtre et, dans l'ombre, il s'enfuit, effrayant, hagard, terrifié.

Dans la campagne, le clair de lune l'enveloppa d'un manteau froid et métallique qui mettait des splendeurs et des remords dans son cœur.

Et le clair de lune aussi murmurait : — Tu as tué ton père, va-t'en, je ne veux pas te regarder ! Pour ne pas contempler la

nuit lumineuse, pour ne pas entendre toutes les voix vociférantes, il enfouit sa tête dans les broussailles d'un talus, mais toute la terre grasse et chaude, tous les brins d'herbe, toutes les floraisons, toutes les petites vies végétales clamaient à ses oreilles : — Va-t'en, nous ne voulons pas te recueillir, tu as encore du sang sur les mains, tu viens de tuer ton père !

Et tandis qu'il fuyait, son ombre l'accompagnait, agrandie, menaçante, vengeresse. Il savait qu'elle courait à côté de lui sur le chemin, qu'elle le suivait pas à pas, le précédait, mais il n'osait la regarder.

Il allait parmi la campagne pelée et blême des environs parisiens et le vent, comme sur les arbres, passant sur lui, l'échevelait.

« Oh ! quelconques Pantins, oh ! quelconques Saint-Denis, vous le vîtes passer, Caïn fatidique, tendant vers d'inconnus horizons.

Il traversa les villages endormis et rêvants, avec leurs maisons grises, qui ont l'air de prier comme des vieilles femmes autour du clocher, des forêts hirsutes, il cotoya des champs rapiécés, des rivières où voyagent des morceaux de ciel, des villages, des villages, des villages !

Il avait espéré qu'à l'aube son ombre allait l'abandonner, mais il la sentait toujours à ses côtés, obsédante.

Quand furent de nouveau la nuit et le clair de lune, le désir lui vint de regarder cette ombre, pensant que peut-être elle s'évanouirait en fumée, s'il osait la fixer vraiment, longuement, avec obstination. Vite il se retourne et la terreur le ressaisit, le serre à la gorge, l'étranglant ; ce n'était pas son corps reflété qui l'accompagnait, mais celui de son père assassiné, portant au cœur une plaie béante. Il voyait même vivre les yeux terrifiants, au fond de deux trous sombres, frémir les lèvres décolorées, tandis que la voix qu'il avait tant entendue, disait :

— Tu viens de me tuer, tu viens de tuer ton père. Cette voix était aussi puissante que des centaines de voix clamant ensemble, elle pénétrait dans tout l'être de l'assassin, dans le cœur des arbres, dans le sein de la terre, jusqu'aux plus profonds abîmes, dans toute la vastitude immense du ciel.

Il fuyait et, ce qu'il fuyait ce n'était plus son ombre, c'étaient la forme fatale et la voix irritée de son père. Et sa course devenait si folle, si inconsidérée, qu'il renversait tout sur son pas-

sage, même des bêtes et des enfants, dont il piétinait les corps, malgré lui, comme des pierres. Ainsi il courut, tandis que revenaient tour à tour l'aube et le crépuscule, traversant des forêts qu'il emplissait de hurlements, des champs, dont il écrasait les moissons, des villages, des villages, des villages !

Il lui semblait que l'ombre paternelle l'enveloppait, pénétrait en lui, le vêtait d'un cilice rigide et froid.

Mais, soudain, brusquement arrêté par un obstacle imprévu et caché, il tomba. Sa tête s'étant fendue sur un pavé, il devint pavé lui même, s'immobilisa, se figea.

A côté de lui, sur le chemin, tout à fait semblable à sa forme dévitalisée, sa petite ombre gisait, pâle, inerte, apaisée.

J. A. G. Perier.

Janvier 1913.

Suppliante

O ne vous en allez pas,

Car je ne pourrais supporter
de voir cette espèce de bête
de bête fumante
qui voudra vous emmener !

De vous voir monter tout seul,
enlever votre chapeau
et puis me crier adieu
à moi, restée ;
de vous voir partir, sur l'eau...

O ne vous en allez pas,

Car je ne pourrais jamais
revenir dans le remous
m'y mêler
moi, si faible, loin de vous,

Et dans l'horreur de la ville,
chercher du soleil oublié,
abriter mon innocence,
mon bon vouloir ;
la force, je ne l'aurais.

O ne vous en allez pas,

Car je ne pourrais ni vivre,
ni penser et ni dormir,
ni pleurer,
ni chanter, ni prendre un livre.

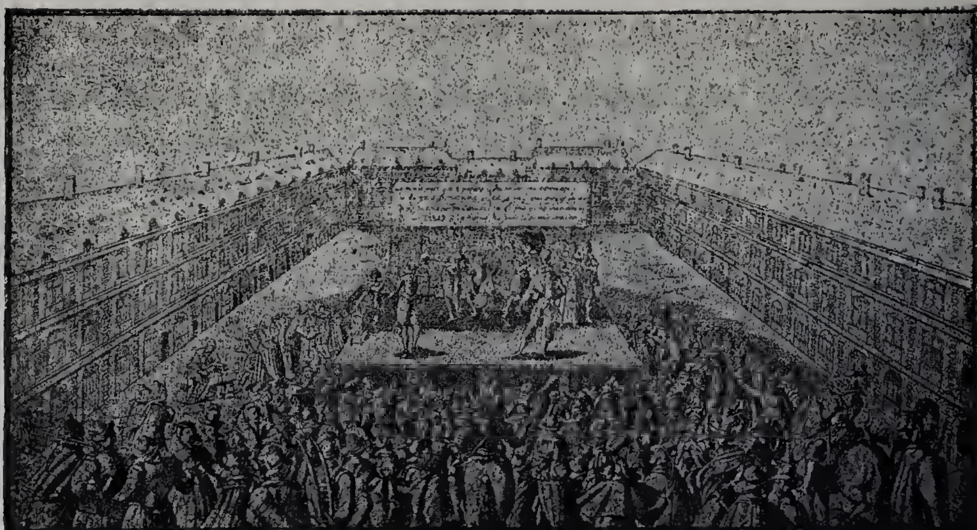
Je ne serais qu'une loque,
une misérable créature
craintive, hantée et déchue,
bonne à rien,
loin de la chère figure.

O ne vous en allez pas,

Je ne pourrais attendre sans fin ;
peu, me serait encore trop.
Je suis petite,
une pauvre petite fille de chagrin.

Et si vous vous en alliez
— vous le clair, le sûr, le fort —
Je ne saurais
que prendre mon désespoir par la main
et avec lui chercher la mort.

Henriette Sauret.



LES PREMIÈRES D'AUTREFOIS (1)

Tabarin sur la place Dauphine

— Ce Tabarin, ma chère, je vous dis qu'en vérité il désorganisera tous les ménages ! Mon mari ne bouge de chez lui ! Moi je suis tout le jour sans le voir à cause de cette belle farce. Il reste là chaque soir à écouter ces balivernes, tandis que je me morfonds à la maison. Aujourd'hui, vendredi, je suis bien sûre de ne pas l'apercevoir de si tôt.

— Chez moi, il en est de même reprend la belle Angélique ; mon époux ne quitte pas de devant les tréteaux de ce charlatan maudit ! Tout le mal vient de ce beau chien de Tabarin, et à vrai dire je crois que nos maris n'auront de cesse que l'on ne nous les rapporte avec quelque membre éclopé. C'est qu'il ne fait point bon à muser sur la place Dauphine !

Et la douce Marianne de renchérir :

— L'on m'a conté l'autre jour au Châtelet que Maître Rossignol plaidait pour deux honnêtes femmes, l'une veuve d'un savetier, l'autre, femme d'un tailleur qui n'en vaut guère mieux, car son mari se meurt pour ce que vendredi dernier, le savetier et le tailleur voulant prendre récréation à la farce

(1) Ouvrage à paraître prochainement chez E. Basset et Cie.

de Mondor, il intervint un tumulte où le savetier fut tué et le tailleur blessé...

Et les bourgeoises de jaser et les commérages d'aller leur train... C'est que l'on avait bien raison de courir sur la place Dauphine où, devant la primitive estrade ornée de trois lambeaux de tapisserie, les badauds faisaient une ample provision de joie. Oh ! les bons mots, les joyeusetés divertissantes, les incroyables facéties à la saveur rabelaisienne, les robustes gaillardises, drues et salées, mais pleines de naturel et de verve, qui sortaient de l'escarcelle imaginative de Tabarin !

Tabarin est arrivé on ne sait d'où. Comme un bolide, il est tombé du ciel et nul n'a pu connaître son origine. Un matin, Paris s'est réveillé avec le tintement de ce grelot qui ne cessa de sonner son carillon joyeux pendant huit ans durant. De 1618 à 1625, le peuple parisien, affamé de drôleries, fit cercle à l'entour de ces tréteaux glorieux, « avalant par mille bouches béantes les orviétans de l'opérateur et les lazzi du bouffon. » Une représentation avait lieu chaque soir et le public séduit par l'appât de l'inconnu et l'originalité des calembredaines, y accourait en foule. Les scènes se composaient le plus souvent de dialogues et d'intermèdes joyeux pendant les entr'actes desquels le grave Mondor débitait ses panacées, les panacées souveraines destinées à pallier tous les maux. Pommade contre les brûlures, remèdes contre les migraines et le vertige, les charlatans sont les guérisseurs universels ; mais le meilleur des remèdes qu'ils prodiguent à l'humanité souffrante est encore la délirante gaieté qui fait se pâmer d'aise tous les badauds.

Les jours ordinaires, cinq personnages seulement occupent la scène : Le maître, Mondor ; Tabarin, le valet ; un joueur de viole, un joueur de rebec et enfin un homme au teint basané chargé de présenter les fioles à Mondor. Mais les vendredis, jours des représentations extraordinaires, la troupe s'augmentait d'autres acteurs. Tabarin ne se contentait plus alors de dialoguer avec son maître ; il reléguait celui-ci avec ses onguents au fond de la scène, à moins qu'il ne le travestît en quelque capitaine Rodomont. Pour ces grandes parades, le baladin de la place Dauphine racolait quelques chenapans pour jouer les rôles supplémentaires et faisait apparaître sur les tréteaux sa femme ou sa maîtresse, Francisquine, sorte de

femelle à deux faces, tantôt mijaurée, tantôt gourgandine, qui contribua très probablement par ses talents divers à l'illustration de Tabarin.

Dans tout Paris, il n'est bruit que du pitre célèbre : on lui attribue la paternité de toutes les brochures satiriques ou bouffonnes engendrées par le caprice du jour, S'il parcourt la province avec Mondor, ou si le carême a fermé la porte de son théâtre, l'on entend aussitôt par les rues des cris de ce genre : « Descente de Tabarin aux Enfers avec les opérations qu'il fit de ses médicaments pour les brûlures » et encore : « L'Adieu de Tabarin au Peuple de Paris avec les regrets des bons morceaux et du bon vin adressé aux artisans de la gueule et suppôts de Bacchus ».

Mais Tabarin ne trouve pas grâce aux yeux des bourgeoises parisiennes dont il débauche les maris. Elles continuent leurs doléances :

— Ce n'est que depuis que ce bel homme est arrivé qu'on a été contraint de donner des arrêts contre les filles débauchées.

— Et d'où pensez-vous qu'était venue l'épidémie de l'an passé que de ce beau bouffon ?

— On s'échauffait tellement à cette place Dauphine que l'air en était corrompu !

— Et cela a été cause que le roy a tant demeuré hors de Paris et que nous avons eu tant de pauvreté !...

Tout est de la faute de Tabarin aux yeux des commères qui ne sont aigries sans doute que par la rage de ne pouvoir assister aux farces de l'inimitable pitre. Par pudeur, les honnestes femmes n'osent point en effet assister aux farces de la Place Dauphine : les gros mots auraient révolté leurs oreilles devant témoins. On a dit qu'il ne manquait à ce spectacle que quelques loges grillées pour décider les femmes du plus haut parage à l'honorer de leur incognito. Et les bourgeoises se dessèchent du désir de pouvoir ouïr ces tant allèchantes et tant divertissantes Tabarinades qui font si bien rire leurs plus chanceux époux. Il y a bien un recueil des Drôleries de Tabarin qui vient de paraître chez Sommaville et son confrère Recollet et que l'on peut acquérir pour la modeste somme de six sols ; mais cela est loin de valoir le plaisir d'entendre le joyeux pitre débiter lui-même

ses mirifiques inventions. Ce n'est point Tabarin lui-même qui publiait ses facéties, mais elles étaient recueillies presque sous sa dictée et publiées toutes chaudes. N'importe, à ces drôleries, il faut le ton, le geste, la voix : n'est-ce pas le ton qui fait la facétie, comme dit la chanson ? Le recueil de Tabarin ne donne point la mesure tout entière de son savoureux comique ; mais il en donne tout au moins un avant-goût. Combien d'éditions de ce petit opuscule pourrirent dans les mains des laquais et des harengères dont il fait la joie. Les honnestes dames le lisent en secret et parfois, alléchées par le récit de ces gaillardises, elles osent s'aventurer, masquées, chez Tabarin. Plus d'une, quand le jour tombe, se glise sur la place Dauphine parmi la foule des artisans, des pages et des laquais...

Et voici que l'idée d'une escapade de ce genre a germé dans la cervelle de nos deux bourgeoises. C'est aujourd'hui Vendredy et le bruit n'a-t-il pas couru tantôt que Tabarin réservait à ses spectateurs une première sensationnelle. Marianne et Angélique ne connaissent point l'art subtil de résister à leurs penchants ; elles iront ce soir sur la place Dauphine.

Masquées, un manteau sombre jeté sur leurs épaules, les deux femmes sont parties, heureuses d'avoir eu le courage de mettre leur idée à exécution et de pouvoir s'encanailler sans rougir. Elles arrivent sur la place Dauphine qui regorge d'une foule compacte et mêlée de gens de toutes sortes : gentilhommes échappés de la Cour, procureurs, rentiers affriolés de gaudrioles, soudards et mousquetaires, paysans égarés, filles à l'allure provoquante et au regard hardi, chambrières, laquais et pages, écoliers en rupture de Sorbonne, harengères et portefaix, merciers évadés de leurs boutiques, coupe-bourse et tire-laine à l'affût des manteaux que vont pouvoir s'approprier leurs mains habiles, procureuses d'amour au regard louche en quête du galant qui acceptera leurs services... C'est une cohue indescriptible au milieu de laquelle les délicats feront bien de ne pas s'égarer. Les deux femmes s'y faufilent à grand peine.

Rieuses, à la fois amusées et craintives, les bourgeoises masquées sont arrivées à se placer de façon à bien voir le spectacle, non sans avoir été obligées de repousser plusieurs

atteintes à leur vertu. Pour la représentation extraordinaire de ce jour, Tabarin annonce la première de la pièce intitulée *Les Amours de Tabarin et d'Isabelle*, et la foule rit à l'avance des prochaines facéties du bouffon.

Oh ! l'étonnant personnage que ce Tabarin ! Il a une tête allongée en pointe comme un clocher d'église, une barbe en trident de Neptune, des cheveux droits comme les dards d'un porc-épic, un nez dont les couleurs triomphantes révèlent le penchant du drôle à la bonne chère et aux longues libations, une bouche fendue jusqu'aux oreilles « qui eût fait peur à deux cents pains de neuf livres ».

Mais qu'elle n'est pas la surprise de la foule en entendant Tabarin qui avait pour habitude d'aimer le mot propre, soupirer des vers comme ceux-ci :

Suis-je point dans l'accès de quelque fièvre aiguë
Ou bien aurai-je point avalé du poison ?
Ai-je pris l'arsenic ou la froide ciguë ?
Non, et quand ce serait, j'en sçais la guérison.

Suis-je point affligé de quelque hydropisie
Ou plutôt, ai-je point, privé de ce beau jour
Qui m'éclairait les yeux, pris quelque frénésie ?
Oui, et plus, car je suis atteint du mal d'amour.

Isabelle, la fleur de toutes les belles,
Qui porte dans ses yeux mille brillans flambeaux,
Qui surpasse en blancheur les blanches colombelle
Et surmonte en douceur la douceur des agneaux.

Bonjour mon petit tout, ma petite nymphette,
Mon petit passereau, mon petit agnelet,
Mon appuy, mon support, ma divine et parfaite,
Ma petite linote et mon petit poulet.

. . . .

Ayme-moi, je te prie, car mon amour extrême
Me cause tous les jours quelque tourment nouveau.

Et Isabelle de répliquer :

Je ne veux point aimer, ni ne veux que l'on m'aime
Car l'amour ne fait rien que troubler le cerveau.

Nous ne pouvons en vérité nous défendre de songer aux soupirs d'Arnolphe en écoutant Tabarin s'exclamer piteusement :

Isabelle, il faut donc que pour toi je trespasse,
Puisque tu rends mon mal du tout désespéré !

et telle réplique d'Isabelle évoque en vérité les grâces futées et cruelles d'Agnès :

Tabarin, que veux-tu qu'en tout cela je fasse ?
Si tu meurs, tu seras comme un autre enterré !

Mais le public est déçu, ce n'est pas cela qu'il vient chercher devant les tréteaux de Tabarin. Est-ce là cette Francisquine qui sait répondre avec tant de verve aux remontrances de son cornard de mari lorsqu'il se plaint d'être « salué avec deux doigts » : « Mercy Dieu, cornard, double Jennin, répliquait-elle, est-il temps de fermer la porte quand les chevaux sont échappés ? »

Les deux bourgeoises sont dépitées et se confient leur ennui. Quoi, pas un gros mot, pas une plaisanterie gaillarde ! Le voilà donc ce Tabarin qui leur prend leurs maris ! Mais cependant les spectateurs rappellent le pitre joyeux ; ils réclament de leur amuseur favori les quolibets habituels et voici Tabarin qui revient en scène, suivi cette fois de Mondor. Mondor est le charlatan par excellence ; il a un parler docte et une tenue magistrale. Jamais un sourire ne dérange la sérénité majestueuse de sa face vénérable couronnée de longs cheveux argentés et terminée par la barbe d'Aristote. Son habit court et tout clinquant jure singulièrement avec le costume de Tabarin. Celui-ci est vêtu d'une très ample blouse de toile verte et jaune et d'un pantalon de toile blanche. Un grand morceau de serge est jeté sur son épaule droite et il est coiffé de son fameux chapeau de feutre gris... Le chapeau de Tabarin ! Ecoutez à ce sujet le témoignage d'un contemporain : « Le chapeau de Tabarin assisté de celui qui le porte a plus fait rire de peuple en un jour que les comédiens n'en sauraient faire pleurer en six jours avec leurs feintes et douloureux regrets, quelque comédie, tragi-comédie, pastourelle ou autre subjet qu'ils puissent jouer dans l'Hôtel de Bourgogne et autres lieux semblables. »

Entre les doigts subtils du baladin, ce chapeau prend toute la mobilité d'un visage. Grâce à lui et sans le secours de nul autre déguisement, Tabarin apparaît tantôt en courtisan, tantôt en docteur, tantôt en porteur de charbon, tantôt en meneur d'ours, en moine ou en mendiant.

Et Tabarin propose à Mondor une question burlesque :

— « Pourquoi les femmes donnent-elles de l'argent à leur mari en les épousant ? »

Mondor aussitôt essaye de résoudre l'énigme par une explication doctorale ; il se drape dans sa science, il se rengorge, il remonte au déluge, il s'escrime sur une thèse pédante, agrémentée de force citations grecques et latines. Lorsqu'il a fini sa démonstration, Tabarin lui lance à brûle pourpoint :

— « Si les femmes donnent de l'argent à leur mari en les épousant, c'est qu'elles marchandent un laboureur pour labourer leurs terres et qu'elles achètent un fond pour planter des cornes. »

— « Mon maître, continue Tabarin, aiguisez le tranchant de vos résolutions je m'en vais emmancher la serpe d'une subtile demande. Si vous aviez enclos dans un grand sac un sergent, un meunier, un tailleur et un procureur, qui est-ce de ces quatre qui sortirait le premier, si on lui faisait ouverture ? »

Et comme Mondor s'engage dans des thèses subtiles, Tabarin de répondre :

— « Je vois bien qu'il faut que je vous enseigne ce secret mon maître, à la charge que vous payerez une pinte. Le premier qui sortirait du sac c'est un larron, mon maître, il n'y a rien de plus assuré que ce que je vous dis. »

La foule s'esclaffe et Tabarin continue :

— « Quelle est la différence entre une femme et une échelle ? »

Mondor, philosophe bardé de l'argot scolastique, commence d'interminables dissertations et Tabarin reprend :

— « Ce n'est pas cela, mon maître. La différence entre une femme et une échelle, c'est que lorsqu'on veut monter sur une échelle on la dresse, et quand on veut faire la même chose pour une femme, on la couche ! »

Les deux bourgeoises ne regrettent plus l'emploi de leur soirée. Ce Tabarin décidément est impayable ; elles boivent

ses paroles et, malgré la bienséance, ne peuvent retenir leurs rires.

— « Quelle est la différence d'une femme à une fille ? C'est que la nature des filles est de chair de ciron parce que leur coquille leur démange toujours et celle de femme est composée de terre de marets parce qu'on y enfonce jusqu'au ventre et qu'on est contraint de voyager en Suède pour s'en retirer. »

Rien n'est plaisant comme l'indignation que Mondor feint d'éprouver chaque fois que Tabarin lâche une sottise trop incongrue. Il se révolte, il rougit pour son valet, il réclame l'indulgence de l'auditoire, il se répand en invectives :

— « O ! le gros porc ! Tu es toujours fécond en vilenies ! O ! le gros et vilain prototype d'impudence ! Faut-il qu'incessamment je te reprenne cette licence effrénée que tu as de proférer tant de vilaines paroles et tant d'équivoques ! Je vous défends de m'importuner davantage de vos folles demandes. »

Naturellement Tabarin reprend de plus belle et le plus naturellement du monde, il raconte à Mondor de quelle nature est composée une femme :

— « Premièrement, elle a la tête de buis dure comme tous les diables ; elle a le cul de bois de tremble, car elles ne font que remuer, jamais elles ne sont en sûreté et, en troisième lieu, si le derrière est de tremble, le devant est de bois de sapin, car il n'y a rien de plus tendre et de plus délicat que cette pièce... »

Mais nous sommes forcés d'arrêter notre citation, car Tabarin « est aussi mal embouché que les gargouilles des gouttières gothiques qui vomissent de l'eau sale à jet continu ». Les deux femmes rougissent sous leur masque et tâchent de s'enfuir maintenant du milieu de la foule égrillarde qui se délecte aux propos grossiers de ce valet d'écurie de Rabelais qu'est Tabarin.

Fernande Azarian

Les Masques

Nous regardions tous deux les masques aux tons blêmes,
Posés près des tableaux dans un décor banal.
Tu cherchais dans leurs traits les stigmates suprêmes
Du rire ou de l'amour, de la haine ou du mal...

Et moi, je me taisais, essayant de comprendre
Ce qui pouvait troubler tes yeux mystérieux
Et pourquoi, dans ma main, ta main se fit plus tendre,
Tandis qu'autour de nous, passaient des curieux !...

Alors, en poursuivant quelque désir fantasque,
Tu t'es penché vers moi et tu m'as dit...
Ah ! — fais-moi ce présent, de toi je veux des masques.
Et moi je t'ai souris sans avoir bien compris !...

Des masques ! — mon aimé !... Tu veux que je te donne
Ces fantômes sculptés sans vie et sans regard ? —
Je te donnerai mieux... que ton désir pardonne
Car il pourra choisir lui-même et sans égard ! —

Vois, je mets à ton cou mes bras comme une chaîne
Et j'incline mon front vers ton baiser prenant,
T'offrant le masque ardent d'une figure humaine,
De mon bonheur profond et de mes yeux fervents.

Mais si tu reniais notre amour magnifique,
Pour suivre un autre rêve... ah ! crains de ma douleur
Le spectre qui viendrait, tel un masque tragique
Fixé devant tes yeux... les dilater d'horreur ! —

Puis, quand la mort viendra, qui clôra ma paupière,
Transformera ma chair et détruira mon corps
En un squelette affreux qui deviendra poussière,
Prends le masque navrant de ma tête de mort !...

Jeanne Myrsand.

LA CHIMÈRE

Un jour, ma nourrice m'a conté qu'il y avait un monde enchanté par la chimère et, depuis lors, je n'ai plus songé qu'à ce monde et à son enchanteresse. Mon enfance se passa toute à imaginer cette contrée magique ; plus tard, je n'eus qu'un désir : la connaître. Pensant que l'or est le souverain de l'Univers, je résolus de le captiver. Pour cela je travaillai rude. Enfin, j'entrepris le voyage, après avoir amassé autant de privations que de richesses — enchaînées ensemble, paraît-il, par un désir implacable. — Comme des besognes lourdes, longtemps, m'avaient accaparée, j'avais dû laisser mes facultés méditatives s'encrasser. Je les remis à neuf et la morale brilla telle un chaudron qu'on vient de rétamer. Elle m'offrit quelques-uns de ses préceptes cuits à point. Je les avalai tout chauds. L'un d'eux : « Il n'est pas de réussite sans peine » me parut excellent. Je décidai d'en être constamment munie. Grâce à lui, j'atteindrai la chimère qui ne peut se trouver que par delà des terres ingrates.

Je partis pour les régions polaires. Je choisis les trains les plus rapides et les navires les plus compliqués, afin de fournir à mon corps le maximum de fatigue. J'arrivai. Un froid dur cuirassait ma chair. Autour de moi c'était un univers de glace entre le ciel et l'océan. Que m'importait ! J'avais hâte de chercher l'idole de mon désir. Nul indice ! Impossible d'extraire des renseignements d'ours, de morses et d'esquimaux ! Du reste, maintenant, mon instinct, illuminé par le raisonnement, présageait le sanctuaire au cœur de la zone torride.

Et les pays tropicaux, déployèrent leurs somptuosités où rodait une chaleur dangereuse surchargée de parfums. Pour vivifier la féerie : des sauvages et des bêtes féroces.

Jessayais de trouver sans aide — et pour cause — l'idole de mon désir.

Rien…

Il me fallut retourner chez les civilisés. Là, je découvrirai, peut-être, le compagnon qui aura mon secret.

Un homme m'assura qu'il fut nourri du lait de la chimère et qu'il n'avait qu'une patrie : celle qu'elle dominait. Je le crus. Je lui abandonnai mon destin. Il me montra tous les mirages. Ces ensorcellements m'indifféraient ; je voulais toucher notre but. Je le lui dis. Il m'avoua son ignorance ; mais, fort de moi, tout lui serait possible. Prophète d'amour, en songe, la route du monde enchanté lui serait révélée ! Nous contemplerions notre fascinatrice qui devait ressembler au phénix !

Alors, à deux, ce furent, de nouveau, les explorations où l'on suivait l'instinct escorté des traditions ; plus des maximes, filles de sagesses perdues ; plus, surtout, le hasard.

Après avoir beaucoup pérégriné, nous parvînmes en une ville où, vieillards, enfants, femmes et hommes, pêle-mêle, se battaient en s'injuriant. Nous profitâmes d'une brève accalmie de brutalité pour interroger ces forcenés sur le chemin de la chimère. Ils nous montrèrent une horde d'individus silencieux, dont le regard suppliait on ne savait quoi, on ne savait qui. Et les forcenés ricanèrent et glapirent :

— Voici les pèlerins de la chimère ; c'est un tas de va-nu-pieds ! Si tel est votre goût grossissez le troupeau !

Nous nous joignîmes à ces êtres, si *semblables à des mendiants*. Ils n'étaient ni aimables, ni drôles, ne cherchaient même pas d'amusoires, afin d'enjoliver les rigueurs du voyage. Nous marchions dans un silence vertigineux... Après des plaines, il y avait des forêts, après des montagnes il y avait encore des plaines, et puis le *désert*. Nos récents camarades étaient en guenilles et ne mangeaient pas à leur faim. Nous nous sentions obligés de les imiter, pour ne point exciter leurs soupçons. Cependant nous ne comprenions pourquoi ils s'imposaient ce régime.

Enfin, ils s'arrêtèrent et se mirent à prier, chacun selon sa foi. Des musiques animèrent l'espace. Emportées par l'harmonie fatale elles gravitaient. Des sons, aussi sensibles que des appels d'amour, jaillissaient au contact de voix extasiées. Des voix plus graves disaient des poèmes où l'on entrevoyait la pensée qui, écartelée par les passions, toutes aussi fougueuses, répandait son sang sur la terre, comme le soleil répand ses rayons, pour la féconder. Du sol surgissait des formes émouvantes. En pleine matière, la

vie, de force, avait été introduite. Des peintures naissaient, riches de tous les joyaux de la fantaisie, reflétant les lueurs inquiétantes des lèvres moites, des blessures fraîches et des yeux ardents. Alors apparut une grande lumière qui anéantissait les autres lumières.

La multitude n'eut qu'un même cri, puis un même silence. C'était la plus inaccessible des prières ! S'élevant des entrailles de l'humanité, elle atteignait le ciel et le brisait.

Et la lumière se donnait toute, ensuite éclatait en couleurs, pour, après, s'affirmer plus pure. L'âme du monde s'y mirait.

Les fidèles, toujours dans un même silence, s'étaient prosternés.

Nous avions gagné l'empire de la chimère ! L'enchanteresse allait se révéler à nous. Quelle pouvait être celle qui avait comme esclave la clarté ?

Maintenant les inspirés de la chimère, traqués par l'enthousiasme, pris en traître et torturés par la fatigue, ne soutenaient plus leur vision. — Demain, ils s'insurgeront contre leurs oppresseurs, et, forts de leur révolte, afin de conquérir leur vérité, dépasseront l'éblouissement ! — Ils s'endormirent. Aussitôt s'éteignit l'auréole de la chimère, et, devant nous, qui l'observions, notre idole se manifestait.

De loin, c'était un animal, pas plus merveilleux que les autres ; de près, il était en pierre.

Charlette Adrianne.

Promenades historiques dans Paris

Les Druides — Les Parisii

— SUITE —

Groupés pêle-mêle, dans la foule, derrière eux, d'autres personnages, quelques-uns vêtus presque comme des chefs ; les notables, les riches de la contrée, se mêlaient et tranchaient sur les étoffes sombres, plus modestes, des artisans qui savent travailler la pierre, le bois et le fer ! Dans la plèbe, vêtus de peaux de bêtes, les hommes libres, avaient encore quelque fierté et s'enveloppaient avec une certaine dignité dans la dépouille des animaux tués par eux et enfin les « asservis » qui remplaçaient la « saye » par une tunique de laine grossière appelée « linn ».

Les Parisii tenaient le premier rang parmi les peuplades gauloises ; dépendant de la noble tribu (tuath) des Séquanes, établie sur les deux rives de la Sequana (Seine) entre les Carmites à l'ouest, les Bellovaques au nord, les Sénones à l'est et les Eduens au sud. D'origine Celtique, braves et entreprenants, les Parisii (1) faisaient un grand commerce par eau. Depuis Bar jusqu'au Hâvre, leurs grands « maïs », navires rudimentaires, faits de troncs d'arbres, agrémentés de peaux de bêtes comme voiles, affrontaient jusqu'aux colères de l'Océan ! En relation avec toutes les tribus (tuath), avec toutes les provinces (coïced) voisines, dont-ils développaient le commerce et le bien-être : ils jouissaient d'une haute réputation d'intelligence et de loyauté. Moitié soldats, moitié marins, commerçants avant tout, ils savaient quand l'occasion s'en présentait, tirer l'épée, ce qui leur valait la considération et l'estime de tous...

Cependant dans le bourdonnement des voix, des clameurs s'élèvent qui se répercutent dans l'épaisse forêt, d'écho en écho, et qui se perdent dans l'immense profondeur !...

Lentement le cortège s'avance...

Majestueux, les chefs gaulois ouvrent la marche ; cavaliers superbes avec leurs casques chevelus ou ailés ; leurs peaux d'ours ou de buffles ; puis ce sont les soldats altiers qui surent défendre vaillamment les « tuath », voici les « servants », les « ovates », ensuite viennent les « néophytes », les « bardes », poètes héroïques, dépositaires des traditions guerrières, des légendes sacrées, des rites sacerdotaux : ils chantent en psalmodiant les versets des « Triades » en faisant vibrer leur « krotta » à la mesure de leurs pas cadencés.

Enfin, défilent les Druides, les « Euhages », tout vêtus de blanc, qui lentement, savamment, avec une imposante solennité et au milieu d'eux voici le Pontife Suprême. Le juge souverain, le Maître investi d'une autorité absolue !

Il faut se représenter ce noble vieillard, son abondante chevelure ceint d'une couronne de chêne, sa longue barbe blanche encadrant ce visage impassible aux yeux d'un bleu métallique, dont les regards fixes semblent perdus dans une contemplation profonde.

(1) (de Par = navire — de givys ou ys = homme — dou Parys = hommes des navires ?)

Son approche signalée, les clameurs s'effacent, les cris s'arrêtent, les bourdonnements s'évanouissent, et lorsque sa longue robe blanche, d'une simplicité imposante, passe dans le silence de l'épaisse et sombre forêt, les Grands du Peuple, les guerriers, la plèbe s'inclinent, se prosternent : le respect glace cette multitude dans une subite immobilité ; une teneur superstitieuse trouble les cœurs des plus fiers, des plus audacieux...

En face de l'Arbre Sacré, le Grand Pontife du Teutarès et du Taranis, relève sa tête magnifique, son regard fixe la Plante magique, ce gui vénéré ; symbole trois fois mystique de Dispatir (1).

Tandis que, couronné de feuillage, un des Druides, la serpe d'or en main, gravit lentement les floraisons de l'arbre, les bardes aux sons de leur « krotta » chantent...

« O, Tuath guerrier
O, Coiced puissante
O, Neophytes altier
Voici la « Survivance » ! »

« L'heure est venue...
Koridwen dans la nue
Se voile devant Taranis
Ard-Ri chante Teutatis ».

« O ! Manne féconde !
Semence des forêts profondes
Essence de Dispatir
Où tout doit finir !!! »

« Le moment est venu
Les Euhages ont lu...
De leur faucille d'or
Au son de la Rotta sonore ».

« Le Rameau sacré
Et Délivré......... »
. . . .

« Salut à Toi !
Symbole sombre
Qui vit, qui croit
Dans la forêt profonde ! »

(1) Teutarès (dieu de la guerre). — Taranis dieu de la foudre). — Dispatir de la mort).

On te bénit
Toi qui guérit
Toi qui féconde...
. . . . . (1)

Quand leur chant se fut éteint... sur la toile immaculée, le gui sacré, gisait, pur encore de tout contact avec la terre...

La nuit était tout à fait venue !

A travers la sombre forêt, des rayons de lune jetaient sur les Druides, sur les Euhages,... sur la multitude, silencieuse et frissonnante, de larges taches blanches...

Le Dolmen est immense !

Ce colosse de pierre, ce temple de la Terre est seul !...

La foule fanatique et angoissée n'ose s'en approcher !

Les « ovates », ces exécuteurs des volontés divines, ces fonctionnaires du sacerdoce, ces sacrificateurs vénérés, seuls entourent le monument...

L'holocauste est prêt, la victime offerte, une blonde vierge attend dans l'extase suprême le moment de la délivrance.

Une angoissante terreur saisit la foule...

Dans l'ombre de la forêt, dans le silence de la terre endormie, des sanglots jaillissent et se perdent...

. . . .

Semblables au murmure du vent, lentes, douces, suaves, des « telyn », des « rotta », s'élèvent les notes et les accords mélodieux, douloureux... Les vierges chantent l'hymne à Koridwen...

LE CHŒUR

Clairs rayons émanés de l'astre pâle et doux,
Rayons de Koridwen qu'on adore à genoux,
Blanches clartés des cieux, descendez jusqu'à nous.

UNE VOIX

Tarann, toi qui conduis les foudres effarées,
Ne trouble point la nuit de clameurs abhorrées.
Vous, flots, apaisez-vous sous les blancheurs sacrées.

LE CHŒUR

Clairs rayons émanés de l'astre pâle et doux !

(1) Traduction libre des chants Windisch (Slovênes).

UNE VOIX

Koridwen, chaste fée, éteins enfin les haines.
Camul, dieu des combats, brise et jette tes chaînes
Daigne sourire, ô Crom, sous la voûte des chênes.

LE CHŒUR

Rayons de Koridwen qu'on adore à genoux !

UNE VOIX

Que le calme descende avec cette heure austère
Et que les Dieux puissants, qui veillent sur la terre
Endorment la douleur dans les bras du mystère.

LE CHŒUR

Blanches clartés des cieux, descendez jusqu'à nous.
. . . .

UNE VOIX

Bientôt, l'aube nouvelle éteindra les étoiles
Et Belen, écartant de la Nuit les longs voiles
De sa gloire emplira les grands cieux constellés.

Les Vierges de Sena, d'une longue prière
Salueront ta venue, ô Dieu de la lumière
Du profond de leurs cœurs à jamais immolés !

Puisses-tu revenir des lointains de l'Espace
Riche des dons qui font à l'être humble qui passe
Oublier ses tourments dans un peu de plaisir.
. . . .

Ah ! que la nuit s'achève en emportant nos âmes
Vers les bleus Paradis qu'éclairent mille flammes,
Ou l'oubli verse à flots sa divine fraîcheur.

Veille sur le sommeil de tes humbles servantes
O blanche Koridwen, reine des épouvantes
Et que nul songe impur ne souille leur blancheur ! (1)

Et les derniers accords quelques instants encore, se traînent sous les arbres bleuis par les rayons de la lune et la magique Viscin s'évanouit avec la nuit. . . . .
. . . .

(1) D'après Ernest Hugny.

N'est-ce pas que cette évocation des temps, je dirai bien, préhistoriques, si de l'autre côté des monts et des mers, Rome et Athènes, ne me prouvaient pas que la civilisation commençait la conquête du Monde ! N'est-ce pas que cette rêverie dans une profonde forêt, aux temps de la Gaule chevelue, nous fait regretter cette liberté sauvage, cette indépendance farouche de nos aïeux...

Mais le temps fuit, et nous avons à faire ensemble un si long voyage à travers les siècles... qu'il vaut mieux chasser la rêverie et revenir à la réalité des faits.

G. CH. DE VALVILLE.

(*A suivre*).

Chronique des Beaux-Arts

J.-L. Forain. — La salle Barye au Louvre. — L'exposition du Volney.

L'exposition des œuvres de. J.-L. Forain au musée des Arts décoratifs a remporté le plus vif succès. Pour beaucoup de visiteurs elle a eu l'attrait d'une nouveauté ; car si les dessins de Forain sont célèbres, on ignore généralement que ce maître du crayon est également un peintre et un aquafortiste de talent.

Les dessins de Forain témoignent du travail énorme fourni par ce consciencieux artiste. On sent qu'après les avoir conçus et en avoir tracé la première esquisse, il les a repris maintes fois pour les retoucher, accentuer un relief, modifier une attitude.

Au musée des Arts décoratifs ils sont, pour la plupart dépouillés de la légende qui, dans les journaux où ils furent reproduits, soulignait l'âpreté du trait. Mais, ainsi privés d'un élément qui contribue à les rendre plus accessibles, ils conservent avec leur enchevêtrement de lignes, leurs encrages violents, l'intérêt qui s'attache aux œuvres longuement méditées et exécutées avec amour.

On ne peut pas dire que l'art de Forain soit aussi séduisant que celui d'un Gavarni ou d'un Willette. Les joyeuses lorettes

du premier, les pierrettes montmartroises du second ne reconnaîtraient pas leurs sœurs dans les jeunes femmes aux traits tirés, aux yeux cernés, aux cheveux emmêlés que nous présente Forain. Ses personnages ne se meuvent pas dans un monde irréel où la fantaisie règne en maîtresse. Il les a pris dans la vie de chaque jour sans dissimuler ce que leur aspect a parfois de peu sympathique, sans cacher leurs tares morales.

Forain a commencé à dessiner à l'époque où triomphait le naturalisme. Il a étudié Manet. Les filles qu'il met en scène font songer à « Nana ». Elles n'ont rien de commun avec les « petites femmes » joliment silhouettées par tant d'humoristes contemporains qui dissimulent le vice sous une élégance parfois artificielle. Leurs amants ne sont pas des jeunes gens, mais des financiers âgés, graves et compassés, qui ne se livrent au plaisir qu'après avoir pris connaissance des cours de la Bourse.

Depuis, à la suite de l'affaire Dreyfus, Forain a presque abandonné la peinture des mœurs pour se consacrer à la caricature politique. Son art est devenu plus sévère, plus cinglant encore. Ses dessins ne nous montrent plus qu'une longue suite de parlementaires en redingote, au visage ravagé par l'ambition et si une figure de femme se glisse encore dans ses œuvres, c'est qu'en elle il personnifie la France.

N'est-il pas d'ailleurs regrettable que Forain soit trop exclusivement l'homme d'un parti et que son ironie s'exerce toujours sur les mêmes sujets ? Et un artiste aussi puissamment évocateur ne devrait-il pas élargir le champ de son observation au lieu de le restreindre volontairement ?

Ces remarques n'enlèvent d'ailleurs rien au très grand talent du dessinateur qui demeure un des plus accomplis que la France ait produit depuis Daumier. Et le peintre que les toiles réunies au musée des Arts décoratifs font connaître au grand public est, lui aussi, de premier ordre.

En tant que peintre, Forain a deux manières. Dans la première, qui est celle de ses débuts, il s'inspire de Degas dont il se vante d'être le fils spirituel (1). Il traite les mêmes sujets que l'auteur des *Danseuses à la barre* ; il rend avec brio l'animation des pesages des champs-de-courses ; il s'intéresse aux

(1) Le mot est rapporté par M. Louis Gillet qui a consacré à Forain une pénétrante étude dans la « Revue Hebdomadaire ».

demoiselles des corps de ballet et aux habitués des coulisses de l'Opéra. Mais, d'une façon générale, sa peinture reste un peu sombre, un peu terne, surtout lorsqu'on la compare à celle du maître dont il procède.

Dans les toiles qui appartiennent à la seconde manière, Forain a abandonné danseuses et jockeys pour traiter, avec un art sobre et prenant, des scènes empruntées à la vie judiciaire Aucun sujet ne convenait mieux à la gravité de son tempérament. Son art s'apparente alors à celui de Daumier dont il n'égale pas encore cependant la sûreté de touche, ni l'étonnante virtuosité.

***

Un généreux étranger qui a tenu à garder l'anonymat a fait don au Louvre d'une importante série d'œuvres du grand sculpteur animalier Barye. Réunies aux pièces, malheureusement trop rares, que possédait notre musée, elles garnissent maintenant au rez-de-chaussée une salle qui porte le nom de leur auteur.

Il faut citer, parmi les œuvres nouvellement introduites, le beau groupe, plein de vie, du *Jaguar dévorant un lièvre* et les quatre modèles en plâtre des groupes décoratifs : *le Pain* ; *l'Ordre* ; *la Force* et *la Guerre*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer, devant ces compositions expressives et savamment ordonnées, avec quelle habileté Barye a su adjoindre à la représentation de la forme humaine, celle des animaux qui lui étaient chers. Le bœuf, le tigre, le lion, le cheval y trouvent naturellement place, sans en détruire l'harmonie, et provoquent l'admiration par la beauté de leurs attitudes et la sûreté de leurs lignes.

***

L'exposition annuelle du Cercle artistique et littéraire, rue Volney, renferme des œuvres intéressantes, mais qui semblent généralement dépourvues d'originalité. On ne sent pas chez les artistes célèbres, ou pour le moins connus, qui y figurent, le désir de varier la formule qui leur a valu leur notoriété. Ils possèdent bien leur métier, ils font preuve d'habileté technique ; mais la divine inspiration, le souffle poétique qui animent l'œuvre d'art accomplie, leur font défaut : ils ne cherchent qu'à plaire à un public élégant, raffiné, et ils y réussissent d'ailleurs.

Les portraits, comme il sied, prédominent et ce doit être un

jeu, pour nombre de visiteurs qui en connaissent les modèles, de chercher si le peintre a attrapé la ressemblance.

La place me manque pour étudier en détail les principaux envois, mais je veux au moins signaler, comme particulièrement dignes de retenir l'attention, le délicat et gracieux *Portrait de Mademoiselle M. Cormon*, de Paul Chabas ; les toiles de Frédéric Lauth ; la *Dame au verre d'eau*, de Grün, un des rares morceaux chauds et colorés de l'exposition ; et, de Cormon, une de ces scènes mythologiques où il excelle.

Parmi les paysagistes, il faut louer Maurice Bompard, Paul de Castro, M.-J. Iwill qui savent rendre poétiquement les aspects des villes où ils ont rêvé, sans oublier Gaston Guignard dont l'un des tableaux : *Dans les dunes de Raguenez* évoque avec une rare maîtrise la tristesse des côtes bretonnes à l'approche de la tempête.

Deux beaux bustes de Sicard m'ont plu particulièrement à la section de sculpture.

René Turpin.

Les Théâtres

Théâtre de la Renaissance

La Folle Enchère. — Comédie en trois actes, de M. Lucien Besnard.

Voilà une pièce charmante, pleine de jolies trouvailles, de finesse, de tendresse et qui, cependant, ne connut qu'une brève carrière. Hélas !

Je me borne à dire que *M. Besnard* a fait preuve d'un talent toujours aussi souple, aussi avisé, aussi ferme, et qu'il a façonné des caractères lumineux et d'une exquise sensibilité.

Nous avons applaudi *Mme Andrée Pascal,* tout à fait pleine de joliesse et de tendre émotion, *MM. Deschamps*, *Manloy*, et surtout *M. Calmettes* qui silhouetta un homme d'Eglise plein de bonhomie et d'onction.

***

L'Enchantement. — Pièce en quatre actes, de M. H. Bataille.

On vient heureusement de reprendre un des chefs-d'œuvre de cet auteur qui connut tant de succès mérités. Tout d'abord, il débuta par *Ton sang* et la *Lépreuse*, puis ce fut l'*Enchantement*. La rivalité de ces deux sœurs qui s'aimaient et qu'un même amour vient dresser l'une contre l'autre, a fourni à *M. Bataille* le sujet d'une très belle pièce pleine de péripéties dramatiques

et de grandes idées. Le caractère de Janine est un des plus intéressants, des plus complexes aussi que contienne le théâtre contemporain. La pièce est très bien jouée par *Mme Berthe Bady,* une très angoissée, très poignante Isabelle, par *Mlle Renouart*, une Janine très sincère et très vivante, *Mme Laugier*, jolie et bien habillée, par *M. Dubosc*, très naturel dans le rôle de l'être aimé, rôle qui est toujours un peu ridicule pour un homme, par *MM. Mauloy, Alerme.*

Mise en scène et décors somptueux.

Théâtre de l'Odéon

Sylla. — Tragédie en trois actes, de M. Alfred Mortier.

Cette tragédie qui souleva des tonnerres d'applaudissements, est une espèce de chef-d'œuvre où abondent les beaux vers, les envolées splendides, les nobles pensées. Ce fut une belle journée de répétition générale où *M. Mortier* fut une sorte de Dieu de la gloire.

Et puis, il y eut l'adorable et talentueuse *Gilda Darty, M. Desjardins,* un admirable Sylla, *M. Hervé,* très vibrant et très juvénile.

Théâtre des Arts

On ne peut jamais Dire. — Pièce en quatre actes, de M. Bernard Shaw, Version française de M. Augustin et Mme Henriette Hamon.

Quel profond, quel délicieux, quel puissant écrivain théâtral que cet humoriste anglais ! Comme il sait prendre le ridicule, les tics, les habitudes de chacun, comme il met bien à nu les âmes et les cœurs humains !

J'ai retrouvé le même charme à écouter cette pièce que celui éprouvé en entendant *La Profession de Mme Warren,* en lisant *Homme et Surhomme, Non Olet, L'homme aimé des femmes.*

J'ai goûté toute l'ironie, toute la malice et tout l'esprit gouailleur que renferme cette comédie si humaine et si vraie, quoique présentée sous forme de farce.

Certes, *Shaw* a raison quand il nous explique dans cette action qu'il faut se garder d'émettre des opinions, des propositions outrecuidantes sur quoi que ce soit, qu'il s'agisse de morale, de sentiments.

Certes, c'est avec justice que *Shaw* a été nommé le Molière du XXe siècle.

La direction du Théâtre des Arts a monté avec un soin rare « *On ne peut jamais dire* » et les décors et costumes d'*Hermann Paul* sont pleins de goût et de couleur.

M. Janvier a joué le rôle de *Crampton* avec sensibilité ; *M. Dayle* a silhouetté un maître-d'hôtel raisonneur et philosophe avec beaucoup d'originalité. Quant à *M. Jacques de Féraudy,* il a fait de *Valentin* une création qui le classe et l'impose.

Mlle Nilly Cormon est une *Gloria* pleine d'émotion concentrée et vraie. *Mme Bouchetal* interprète avec habileté le rôle de *Mme Glandon* et *Mlle Roger* fut mutine et enjouée en incarnant Dolly.

Encor le Théâtre des Arts ! On y va toujours avec joie et dans l'attente d'une belle émotion artistique. Aussi est-ce avec empressement que nous allâmes à cette deuxième série de représentations musicales qui fut de tout point réussie. Il y avait au programme une opérette, une pièce lyrique ancienne, un ballet tout à fait moderne.

L'Education Manquée est une charmante partition d'Emmanuel Chabrier, bien chantée par *Mlles Launay, Coulomb* et *M. Bourgeois.*

Le Prologue de Thésée fut composé par Sully, pour célébrer la campagne de Flandre.

Et dans un jardin à la française, illuminé par des lampions, passent des héros et des divinités, dont Vénus, Cérès et Mars.

Les couleurs, les ors, la lourdeur des brocarts, font de cette évocation mystique une inoubliable vision, dont *M. Dethomas* fut le créateur. Superbe interprétation avec *Mmes Vauthrin* et *Vuillemin, MM. Ghasne* et *Moisson.*

D'une suite à quatre mains du maître *Fauré, M. Laloy* a fait un ballet charmant, *Dolly*, que M. Rabeau a orchestré.

Ce petit divertissement nous permit d'applaudir la toute gracieuse *Miss Reid,* la folâtre *Mlle Varville*, les rapides et élégants danseurs, *MM. Aveline, Piero Sandrini, Miralès.*

M. Grovlez, avec son orchestre a fait merveille. *M. Bouché*, est décidément un admirable et multiple artiste, presque un enchanteur, puisqu'il crée des merveilles.

Théâtre Cluny

Le Faux Modèle. — Comédie en un acte de Ed. Daurelty. — *La Cocotte Bleue.* — Vaudeville en quatre actes, d'Emile Herbel.

Après un petit acte amusant, nous avons entendu l'habituelle folie de Vaudeville de Cluny avec trucs, quiproquos, coups de théâtre, poursuites, déguisements, canapés et armoires à glace truqués ; rien ne manque. On a ri aux larmes et trépigné de joie. On a applaudi à tout rompre : *Mmes Franck Mel, Chalon, Lington, Perpal,* etc., etc. *MM. Antony, Charpentier, Saulieu, Garnier, Cosnard*, etc., etc.

J.-A.-G. Périer.

Chronique des Livres

Tendres Canailles. — d'André Salmon. — Ollendorff et Cie.

C'est un roman très documenté et très original sur les mœurs un peu étranges de « la Buci », dont les cafés-bars abritent les plus dissemblables types humains, souteneurs, radeuses, émigrés de tous pays, nihilistes. Et tout cela grouille, vit, parle, agit intensément, avec une fébrilité inouïe.

La Mort. — DE MAURICE MAERTERLINCK. (Fasquelle).

Une très intéressante suite de notations sur la mort, l'au-delà, sur les différentes doctrines de la survie, sur toutes les superstitions et croyances relatives à la vie terrestre et supraterrestre.

Paroles devant la vie. — DE MERCEREAU. (Figuière).

Ce sont de longs poëmes en prose contenant de réelles beautés, des gemmes littéraires, des pensées philosophiques très profondes et très neuves. On y sent un penseur et un poëte et la lecture en est très attachante.

Les Confessions d'un Condamné, publiées par JULIEN HAWTHORNE et traduites par ALBERT SAVINE. (Stock).

On a beaucoup élagué dans l'Œuvre du numéro 9759, mais c'est malgré tout un récit vrai de la vie de prison aux Etats-Unis raconté par un client du baillon-aux-cognes et illustré de maintes anecdotes.

Dich le Galopeur, de H.-B. MARIOTT WATSON. Traduction et notice D'ALBERT SAVINE. (Stock).

C'est un des plus curieux et des plus amusants romans de cet auteur. Il y met en scène l'Angleterre de la restauration. Charles II rétabli sur le trône par un des lieutenants de Cromwell y joue un rôle.

Visages Voilés. — DE PAUL-LOUIS GARNIER. (Ollendorff).

Avec son charme si connu, avec sa pitié si puissante qui fait toute la beauté de *P'tit bi*, l'*Enfant sans Mère* et d'*Amanda*, cet auteur nous conte des histoires très touchantes, très mélancoliques, qu'on lit avec une attention sans cesse captivée et ravie.

L'Ame sans Miroir. — DE SYLVAIN ROYÉ. (Figuière).

Comme elle est jolie cette âme dont on voudrait être le miroir ! Comme elle vibre étrangement et subtilement ! Avec quelle joie on en suit les errements, les rêveries, les musardises. Il y a dans ces vers toute une jeunesse exaltée, vibrante, fougueuse, puissamment ruée vers la vie, et cependant parfois un peu mélancolique dans « Un Suicide » où il y a des images très belles, des pensées profondes, beaucoup de sentiment et une émotivité très vive. On devine à travers ces poëmes un cœur très tourmenté par le problème de la vie, très sincèrement ému et froissé par tout ce qui le frôle et le blesse, un cœur d'enfant, d'amoureux sensitif, de poëte dans le sens le plus pur du mot.

Il y a beaucoup d'espoir dans ces pages, mais aussi et surtout beaucoup de désillusion, de doute, d'amertume, c'est un être qui souffre de voir et de sentir que tout ici bas n'est pas de la beauté et de l'irréel.

Je ne peux m'empêcher de citer ces quelques vers que j'ai tant de fois pensés sans les écrire, peut-être parce que je n'étais plus assez fougueusement jeune :

Je sais qu'il est en quelque lieu,
En quelque lieu proche peut-être,
Un être semblable à mon être
Qui chaque jour me touche un peu.

Sans doute je hante ses songes
Avec mon visage incertain
Et dans ses yeux chaque matin
Un peu de bonheur se prolonge.

J'ignore s'il est jeune ou vieux
Cet être semblable à moi-même,
Je sais seulement que je l'aime
Et qu'il existe en quelque lieu.

Mais quelquefois l'effroi me hante
D'être né trop tôt pour pouvoir
Apaiser enfin nos espoirs
En lisant nos âmes chantantes.

Notre bonheur s'accroche ainsi
Au seul hasard d'une rencontre
Et nous jouons à pour ou contre
Avec l'avenir indécis.

Les uns plus sages sur la route
S'arrêtent contents d'à peu près ;
Mais pour un dont l'amour est vrai
Combien d'angoissantes déroutes ?

Et comme Sylvain Royé a vingt ans, il a le loisir de rencontrer cet être qu'il attend et qui l'attend aussi, peut-être à ses côtés, peut-être à l'autre bout du monde. Il suffit que sonne l'heure fatale et les bras s'ouvriront pour des embrassements infinis, tandis que les terres prédestinées se joindront. Heureuse l'âme qui essaimera avec celle de ce délicieux et sensitif poëte.

Mon agneau, les loups et moi (LAZARE BERTHIE). — E. Basset et Cie, éditeurs.

Je voudrais bien connaître l'auteur de ce livre. Je me figure que c'est une jeune femme pleine de franchise et d'autorité. Je ne veux pas dire qu'elle n'ait pas de sensibilité — beaucoup au contraire — ; je veux dire qu'elle a plus encore de courage et de volonté.

Il y a des livres qui n'expriment pas leur auteur. Je serais bien étonné si celui-ci n'était pas l'expression même, le fin fond du cœur de celui ou de celle qui l'a conçu, composé, corrigé, avec quelle ardeur de sincérité ! Et du souci de plaire, j'affirme qu'il n'y en a point ici, car, nous autres hommes, comme on nous maltraite !

Elle me plaît, pourtant, l'histoire de Mériem, et sa grâce m'émeut. Je n'entreprendrai pas, comme d'autres l'ont fait, d'analyser cette œuvre. Je m'adresse seulement à ses lectrices éventuelles — elles m'intéressent surtout — et je leur dis : Lisez ce roman, une fois pour l'histoire — pour pleurer,

— une fois pour la forme — elle existe — et une fois par devoir, pour vous-mêmes, pour penser.

Il y a des livres qu'il faut lire.....

A l'Ombre des Grandes Ailes. — DE SYLVAIN BONMARIAGE. (Figuière et Cie).

Bien que ce roman soit intéressant, je préfère les autres œuvres de cet auteur, car cette fois-ci son sujet est assez banal, comme son titre d'ailleurs.

Il y a cependant du talent dans ces pages.

LE BIBLIOMANE.

Ecole Nationale des Beaux-Arts

Examens-Concours

Prix Sauzel

22 janvier 1913.

Le jury de la section de Sculpture a décerné aux élèves sculpteurs qui ont pris part au concours de composition (ronde bosse), les récompenses suivantes :

Prix Sauzel (1913) et 1re seconde médaille, à M. Marignargues, élève de M. Antonin Mercié, de l'Institut ;

Prix Sauzel (1912) réservé et 1re seconde médaille, à MM. Grange, élève de M. Jean Injalbert, de l'Institut, et Emmanuel Hannaux ; 2e seconde médaille : M. Silvestre, élève de MM. Antonin Mercié et A. Carlès ; 3e seconde médaille : M. Juin, élève de M. Injalbert ; 1re mention : M. Sarrabezolles, élève de MM. A. Mercié et Marqueste ; 2e mention : M. Leriche, élève de MM. Injalbert et Hannaux ; 3e mention : M. Jouret, élève de M. Jules Coutan, de l'Institut.



Peinture, Composition décorative

24 janvier 1913.

Le Jury de la section de Peinture a statué sur le concours de composition décorative à deux degrés et décerné les récompenses suivantes :

1re seconde médaille : Mlle Ledury de Bourgade, élève de M. Ferdinand Humbert, de l'Institut ; 2e seconde médaille : M. Lagrange, élève de M. Ferdinand Cormon, de l'Institut ; 3e seconde médaille : M. Hillemacher, élève de MM. Marcel Baschet et François Schammer ; 1re mention : M. Fontan, élève de MM. Léon Bonnat et Luc-Olivier Merson, de l'Institut ; 2e mention : M. Rieuner, élève de M. Cormon.

Le Jury de la section d'architecture a également attribué dans le concours d'histoire de l'architecture, les récompenses suivantes : des troisièmes médailles à MM. Athorton, Ray, Breuillé, Crocker, Charvoz, Bernard, Dupajet, Guillemet, Guilmont, Horpe, Robert Leconte, Moreillon, Georges Mercier, Navelot, Paulowsky, Trinquesse.

***

27 janvier 1913.

Les Jurys de Peinture, Sculpture, Architecture de l'Ecole des Beaux-Arts ont rendu leur jugement sur le concours des trois Arts, qui met en présence les élèves des trois sections.

Les récompenses suivantes ont été décernées :

Section d'Architecture ; trois secondes médailles à MM. Motha, élève de M. Hulot ; Basaloc, élève de M. Pascal ; Champetier de Ribes, élève de M. Laloux ; une troisième seconde médaille à M. Navelot, élève de M. Godefroy.

En outre, le Jury a accordé trente-huit mentions, mais il ne s'est pas montré satisfait de l'ensemble du concours. Dans l'une des épreuves, en effet, il n'a pu décerner aucune mention.

***

Architecture et Peinture

31 janvier 1913.

Le Jury de la section d'Architecture à la suite d'un très important concours, dont le programme était :

« La Salle des Pas-Perdus d'un Palais parlementaire » vient de décerner les récompenses suivantes :

1res secondes médailles : MM. Marius Boyer, élève de M. Hérand ; Brilland de Lanjardière, élève de M. H. Deglane ; Marcel Favier, élève de M. Laloux ; Giroud, élève de MM. Duquesne et Recoura ; Félix Godard, élève de M. J.-L. Pascal ; Heulot, élève de l'Ecole de Rennes ; Ch. Laurance, élève de M. Laloux ; Raoul Leclerc, élève de M. André ; Nessi, élève de M. Paulin. Eu outre, 103 mentions ont été attribuées.

Dans un second concours ayant pour sujet : « Un musée des chemins de fer » le même jury a décerné une 1re seconde médaille à MM. Girardin, élève de M. Paulin ; Draperi, élève de M. Héraud ; Gantruche, élève de M. André ; 1res mentions : MM. Gélis, élève de M. Lambert ; Kowzkowzki, élève de M. Lambert ; Aubert, élève de M. Lambert ; seconde mention : M. Potier, élève de M. Deglane.

Le Jury de la section de peinture a rendu également son jugement dans la deuxième et définitive épreuve du prix Sturier (esquisse dessinée) et a

décerné le prix et une 1re seconde médaille à M. Sené, élève de M. Cormon ; une 2e seconde médaille à M. Strauss, élève de MM. Humbert et Raphaël Collin ; Ernest Laurent ; une 3e seconde médaille à M. Hillemacher, élève de MM. Baschet et Schommer ; 1re mention : M. Fontan, élève de MM. Bonnat et Merson ; 2e mention : M. Lagrange, élève de M. Cormon ; 3e mention : M. Moiselet, élève de MM. Merson et Collin.



Académie des Beaux-Arts

30 janvier.

L'Académie a arrêté le sujet du concours Destouches, Delage et Roux (architecture). Il comporte le plan d'un cercle des Arts qui serait à la fois un cercle et un centre artistique avec des expositions permanentes et des auditions musicales, élevé dans un grand jardin public.

Sont proposés pour les concours Roux les sujets suivants :

Peinture : Le Retour de l'enfant prodigue ;

Sculpture : Chasseurs des temps primitifs.

12 février.

Le jury de la section sculpture vient de décerner les récompenses du concours de la figure modelé d'après nature; les lauréats par ordre de mérite sont :

1re seconde médaille, M. Leriche, élève de MM. Jean Injalbert et E. Hannaux ; 2e seconde médaille, M. Renaud, élève de M. J. Injalbert ; 3e seconde médaille, M. Jouret, élève de M. Jules Coutan ; 1re mention, M. Patrisse, élève de M. J. Coutan ; 2e mention, M. Augné, élève de M. A. Mercié.

G.-Ch. de Valville.



Chronique Financière

La bourse depuis les événements d'Orient suit toujours les impressions du moment et les spéculations se trouvent arrêtées par l'état de choses actuel qui n'apporte chaque jour aucun fait décisif.

De temps en temps on espère la paix et le lendemain on apprend la guerre, et avec des périodes aussi mouvementées, il n'est guère possible d'essayer de faire des affaires d'une façon sérieuse et suivie.

Les cours se trouvent donc à peu près stationnaires, les offres ne venant sur le marché que suivant la nécessité du public qui ne réalise que contraint et forcé, les cours n'étant réellement pas avantageux.

Il faut espérer que les démarches que fait actuellement Hakki Pacha auprès des puissances arriveront à établir la paix sur des bases solides.

Indépendamment de ce qui se passe en Orient, on parle de révolution à Mexico et d'émeutes à Tokio et toutes ces nouvelles ne sont pas faites pour améliorer le marché d'une façon quelconque. Néanmoins, on sent très bien qu'il y a des capitaux qui sont tous prêts pour que le jour où il y aura une amélioration sérieuse et durable on puisse enfin reprendre certaines affaires arrêtées brusquement.

En effet, il y a énormément à faire en Bulgarie et en Macédoine, ces pays étant neufs et n'ayant pour ainsi dire jamais été travaillés au point de vue économique par des gens suffisamment documentés.

Dans le groupe des Fonds d'Etats le 3 0/0 Français est un petit peu en recul à 89 francs; l'Extérieure reste à 92,57 ayant acquis un peu de terrain, et l'Italien de son côté est à 96,55.

Les fonds Russes se trouvent quelque peu en recul bien qu'actuellement les journaux parlent chaleureusement de la Russie au point de vue industriel, et on prévoit un relèvement prochain de toute l'industrie russe en général; on parle même d'une sorte de consortium qui serait créé pour s'occuper spécialement de toutes les valeurs russes et des divers organes qui s'occuperaient de faire des études sur ces valeurs.

Notre confrère **Le Matin** donne d'ailleurs des détails assez intéressants sur l'industrie Russe. Il est vrai qu'il faut envisager que l'on étudie à l'heure actuelle le grand programme de constructions navales dont la réalisation demanderait près de quatre milliards de francs et on pense que ce programme sera sous peu définitivement approuvé. Tous ces facteurs amèneront sûrement une grosse amélioration dans la vie Economique et l'industrie russe qui sera ainsi assurée de commandes pour plusieurs années.

Dans le groupe balkanique, on retrouve le Turc à 86,80 sans grand changement.

Les fonds Japonais sont un peu indécis surtout étant donné les bruits d'émeutes à Tokio. Quant au nouvel emprunt Chinois que l'on commence à coter, il est traité assez activement vers 519 francs.

Nos grands établissements de Crédit se maintiennent toujours dans leurs cours, car ils ont en vue les grosses opérations qu'ils auront à effectuer lorsque la paix sera conclue d'une façon définitive.

La Banque de Paris reste aux environs de 1744. Crédit Lyonnais 1643, Le Comptoir National d'Escompte 1047, et le Crédit Mobilier, qui fusionne avec la Compagnie Française de Banques et de Mines, est en bonne tendance à 661. La Banque Ottomane progresse quelque peu à 655. On dit que la Porte est en train de négocier avec la Banque Ottomane, la Deustche Banque et la Banque Nationale de Turquie, une avance d'un demi million de livres turques pour le paiement des fonctionnaires.

La Banque de l'Azoff Don en baisse à 1600, la Russo Asiatique à 1760, la Banque du Commerce Privé à 757.

Les valeurs de Chemins de Fer sont normales; on retrouve le Nord à 1670, on prévoit une augmentation de 2 francs de dividende pour cette compagnie ainsi que pour le P.-L.-M. dont le cours est de 1310.

Les chemins étrangers se retrouvent: le Congo à 331, le Nitrate Railways à 343, les Wagons Lits, 440, et les obligations Lombard 3 0/0 à 261, 264.

Les valeurs de traction maintiennent leurs cours: le Métropolitain à 621, Nord Sud, 225, Tramways de Buenos-Ayres, 133.

Les valeurs d'électricité restent fermes: l'Electricité et Gaz du Nord à 491, l'Electricité de Paris, 798, Ouest Lumière, 177, la Thomson Houston, 759, Energie du Nord de la France est très demandée. On dit que cette société va porter son capital de 10 millions à 12 millions et fera l'émission de 5 millions d'obligations.

Les valeurs industrielles russes restent très fermes. On dit que la production du naphte en Russie a été évaluée à 566 millions de pouds dont 473 pour Bakou et 75 pour Grosni.

Les charbonnages russes sont quelque peu réalisés: la Sosnowice, 1472, Makeewka, 279, Sels Gemmes, 325.

Au marché en Banque les valeurs de cuivre sont un peu hésitantes, le marché de cuivre à New-York restant stationnaire. L'Utah-Copper à 274, Cape Copper à 158. Les autres valeurs minières sont un peu en baisse: la Huanchanca sur des offres provoquées par l'inondation des étages inférieurs de la mine, fait une chute à 39 francs contre 54. Le Platine reste à 776.

Les valeurs de caoutchouc sont plutôt faibles: La Société Financière de Caoutchouc à 147, Malacca Rubber à 274,50.

VALEURS DIVERSES. — On dit que la Société de Magie-City est en pourparlers pour l'achat de son terrain. Il est question d'une augmentation de capital qui lui permettra l'achat des 25.000 mq. environ dont elle dispose, ce qui lui éviterait de payer un loyer annuel de 410.000 francs, ce serait un gros avantage pour les parts de fondateurs qui participeraient dans les bénéfices d'autant plus importants qu'ils seraient provoqués par un capital plus grand.

Tnobirt.

Le Gérant : E. Basset

NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT

6me ANNÉE — Le Numéro : 60 cent. — 1er AVRIL 1913

LES RUBRIQUES NOUVELLES

Revue Mensuelle de Littérature et d'Art

JOSEPH PERIER, Directeur

SOMMAIRE :

PARIS

E. BASSET ET Cie, ÉDITEURS

3, rue Dante, 3

6me ANNÉE AVRIL 1913 Nouvelle série — N° 12

LES
RUBRIQUES NOUVELLES

Concours de Prose et de Poésie

COMITÉ DE LECTURE

HAN RYNER, prince des conteurs ; NICOLAS BEAUDUIN
JOSEPH PERIER ; GASTON PICARD ; FRANÇOIS QUER

Connaissant la difficulté pour les jeunes auteurs de trouver un éditeur qui les lise et qui les publie autrement qu'à leurs frais, les *Rubriques Nouvelles* ont résolu de parer à cet état de choses en instituant un concours ouvert à tous les écrivains de France et des pays de langue française.

Un volume (au moins) de Prose — roman ou nouvelles — et un recueil de Poèmes seront édités par les soins et aux frais de la maison Basset et Cie. Les auteurs recevront en outre sur la vente de leurs volumes les droits habituels.

Nous espérons que cette tentative hardie révèlera à notre époque des talents nouveaux à qui il ne manque, la plupart du temps, qu'une occasion favorable pour se produire.

Chaque concurrent, non abonné à la revue, devra en même temps que son manuscrit — poèmes, roman ou nouvelles — adresser à MM. Basset et Cie, éditeurs, 3, rue Dante, à Paris, une somme de huit francs, donnant droit à un abonnement d'un an à la revue les *Rubriques Nouvelles*.

Conformément à la demande que nous ont faite quelques auteurs, la date de clôture du concours primitivement fixée au 31 Mars, est reportée au 31 Mai 1913.

Le Roman de Faublas

ET LES INFLUENCES COMTEMPORAINES

Si les romans et les contes libertins du XVIIIe siècle ont conservé d'une époque élégante et maniérée une grâce exquise, l'instruction morale qu'ils procurent est jugée détestable, et ce renom de mauvais aloi écarte d'eux bien des lecteurs austères. Pourtant, ils valent mieux pour la plupart que leur réputation. Il faudrait se garder de les confondre avec bien des productions honteuses de nos jours qui ont l'impudence de se réclamer d'eux comme de modèles : ils ne recherchent pas l'obscénité toute pure et savent donner un tour spirituel à leurs gauloiseries, le XVIIIe siècle n'ayant renié ni Rabelais ni les Précieuses. En outre, leur intérêt littéraire n'est pas à dédaigner. Ce n'est pas dans les grandes œuvres, mais dans les ouvrages de ce genre, qu'il faut chercher, sinon peut-être une peinture très exacte des mœurs, mais le reflet, le croquis vivant d'une société, ses préoccupations, ses goûts. On s'en aperçoit quand, de temps à autre, on accorde une importance plus considérable à l'un de ces romans dans notre histoire littéraire. C'est le cas des *Laiasons Dangereuses*, longtemps méconnues ; ce pourrait être quelque jour le cas de *Faublas* que je ne prétends pas égaler au chef-d'œuvre de Chaderlos de Laclos, bien qu'il n'ait pas connu un succès moins retentissant.

***

Les Aventures du chevalier de Faublas que Louvet de Couvray publia en 1787, 1788 et 1790 (1), offrent un type curieux de Don Juan, qui n'a ni la cruauté de Lovelace, ni l'orgueil du Don Juan de Molière, ni la perversité du Valmont des *Liaisons Dangereuses*. C'est un Don Juan très jeune, chez qui les qualités

(1) Une année de la vie du chevalier de Faublas, 1787, Londres (Maestricht) in-12. — Six semaines de la vie du chevalier de Faublas, 1788. — Fin des aventures du chevalier de Faublas, 1790.

Les amours et les galanteries du chevalier de Faublas. Paris 1791. 6 vol. in-18 (Les trois derniers ont pour titre : La Fin des Amours....)

Editions en 1798, 1821, 1838, 1842 (édition illustrée.)

physiques et les dons du cœur et de l'esprit composent un harmonieux assemblage auquel aucune femme ne peut résister. S'il viole manifestement les règles de la morale la moins difficile, s'il tombe à plusieurs reprises sous le coup des lois de son pays, ce n'est pas qu'il soit endurci dans ses vices, c'est qu'il est trop faible pour tenir tête à ses passions. Les malheurs et la souffrance se chargeront de le châtier cruellement et de le ramener au devoir et à la vertu.

Cet étonnant jeune homme, d'un tempérament passionné à l'excès, aime sincèrement trois femmes à la fois. Musset, dans l'un de ses contes, a trouvé déjà beau de donner un double amour à l'un de ses personnages. Faublas, lui, est l'homme aux trois maîtresses ; encore leur fait-il de nombreuses infidélités. Naturellement, cette étrange situation ne va pas sans inconvénients : deux de ses maîtresses sont mariées, l'une à un comte, l'autre à un marquis, et il s'introduit chez eux sous des habits de femme ; la troisième est placée dans un couvent d'où Faublas l'enlève pour en faire sa femme : il se trouve qu'elle est la fille d'un ami du baron de Faublas, M. Duportail, lequel en réalité n'est autre que le Polonais Lovzinski et cherche sa fille depuis des années. On devine dans quelles intrigues, dans quels imbroglios, dans quelles équipées inimaginables tout ce monde se débat. Eh bien ! malgré tant d'aventures romanesques et invraisemblables, malgré des longueurs, le roman de *Faublas* est fort amusant et contient même des scènes remarquables.

***

Il n'est pas moins curieux à étudier en tant que roman du XVIIIe siècle. Il peut être considéré comme le type du roman à cette époque ; il a subi les influences littéraires les plus caractéristiques de ce temps, il reflète des préoccupations et des tendances qui sont sur le point d'éclater ouvertement.

Tandis qu'au XVIIe siècle, le roman était ou idéaliste avec des aventures fantastiques, des personnages irréels malgré de grands noms souvent historiques, des études de sentiments et de passions ; ou bien réaliste et prenant ses personnages parmi les bourgeois, les comédiens, le peuple, les coquins, la différence entre les deux catégories de roman au XVIIIe siècle est beaucoup moins tranchée.

Le roman est à la fois un roman d'aventures et un roman de mœurs contemporaines. Les événements historiques en fournissent souvent le cadre et il met en scène toutes les classes de la société. Les passions et l'âme d'un prince ou d'une grande dame ne paraissent plus seules dignes d'intérêt. Le roman, s'éloignant de l'étude abstraite des passions, ne se borne pas à la peinture des mœurs. Il devient plus sentimental. Le roman philosophique apparaît, et ainsi le roman participe aux discussions religieuses ou politiques. Il prend de nouvelles formes : autobiographique, épistolaire, dialogué. Toutes ces formes, toutes ces variétés de roman se rencontrent souvent dans le même ouvrage. Les influences étrangères n'ont pas peu contribué à ce développement : l'Espagne, avec ses romans picaresques ; l'Angleterre, avec ses mœurs bourgeoises et ses préoccupations morales (Addison et Richardson) ; plus tard, l'Angleterre encore avec Young et les poèmes de Macpherson, l'Allemagne avec *Werther*. On lit et on admire toujours les grands écrivains du siècle précédent, leur influence encore est évidente ; mais combien le roman de Voltaire ou de Diderot diffère de la *Princesse de Clèves* ou du *Roman Bourgeois* ! Les peintures légères qui auraient indigné la société pour qui Sorel expurgeait à chaque édition nouvelle son *Francion*, n'effarouchent nullement les riches bourgeoises et les grandes dames de la cour de Louis XV. Le roman a, si l'on veut, le souci et la prétention d'être moral, mais il n'est pas question de morale religieuse, et la morale philosophique de la sensibilité ne gêne guère la recherche des plaisirs et les descriptions libertines.

***

Faublas réunit tous ces caractères du roman au XVIIIe siècle. C'est un récit autobiographique, où intervient souvent le dialogue, cher à Diderot, et la dernière partie est écrite sous forme de lettres. C'est un roman d'aventures et un roman historique (un épisode assez long nous transporte en Pologne parmi les luttes récentes qui divisent ce pays). C'est un roman de mœurs contemporaines, auquel l'auteur a assigné une date précise (1783-1785), et toutes sortes de gens s'y rencontrent : à côté des marquis et des comtes, non seulement les valets et les femmes de chambre de leur entourage, mais encore des bourgeois, des gens du guet qui parlent argot, des femmes de mauvaise vie, des paysans. C'est un roman libertin et un roman satirique.

La satire de Louvet est assez mordante. On sait que Louvet, fut quelques années plus tard l'un des principaux orateurs Girondins à la Convention, Louvet, journaliste, Louvet, polémiste redoutable, ne devait pas craindre de s'attaquer à Robespierre lui-même. Dans *Faublas*, il ne ménage ni les physionomistes, ni les faiseurs de charades, collaborateurs au *Mercure*. Il s'en prend aux magnétiseurs, aux « anti-philosophes », se moque du mauvais goût du public et de « la poésie moderne qui a sur l'autre l'avantage d'être toute en bouts-rimés ».

***

La satire de Louvet est plus particulièrement acerbe quand elle est dirigée contre les ennemis de la philosophie, quand il s'élève par exemple contre un pamphlet publié en 1787 et dont il cite ironiquement les passages les plus ridicules. C'est que là, il défend ses maîtres et les ouvrages dont il s'est nourri : les *Pensées philosophiques* et le *Discours sur l'inégalité*, Diderot et Rousseau dont il a subi l'influence. Dans ses traits de satire contre les couvents, on retrouve l'esprit de la *Religieuse* ; ce genre d'humour que Diderot a emprunté à Sterne, ces digressions, ces causeries avec le lecteur, ces invocations aux Muses dans les passages délicats, Louvet en fait maint usage. Dans un endroit où il craint d'offenser la pudeur de lectrices pourtant complaisantes, il va, lorsqu'il brave l'honnêteté, jusqu'à reprendre le procédé de Diderot dans la page la plus répréhensive des *Bijoux indiscrets* : il s'exprime en italien. Enfin, plusieurs de ses idées, le ton général de l'ouvrage, et telle peinture du Café de la Régence qui n'est pas sans analogie avec celle de Diderot dans le *Neveu de Rameau*, montrent en lui l'admirateur et le disciple du fondateur de l'*Encyclopédie*.

Mais l'influence de Rousseau est plus vive encore dans *Faublas* que celle de Diderot. Bien qu'on s'y batte souvent en duel, l'auteur se déclare ennemi des duels. Rousseau est appelé le plus éloquent, ailleurs, le plus grand de nos écrivains. De nombreuses allusions à la *Nouvelle Héloïse*, des épithètes que Louvet déclare emprunter à son auteur, des apostrophes et des prosopopées dans le goût de Jean-Jacques, dénoncent clairement la source d'une pensée, d'un développement, d'une peinture. Ici, on vous exhorte à secourir

la misère en personne, à aller dans les greniers visiter vous-même les pauvres gens ; là, c'est l'arrivée de Madame de Lignolle dans ses terres, le récit des bienfaits qu'elle répand sur ses paysans et le bonheur de ses vassaux. C'est encore le rêve d'Eléonore qui veut aller vivre avec son amant dans une petite cabane, loin du monde, loin de la richesse : « Je nourrirai notre enfant », dit-elle, et Faublas est enthousiasmé, et tous deux s'attendrissent. Car la sensibilité ne manque pas dans ce roman : « la sensibilité, fille de la Providence et quelquefois du malheur, sœur de la commisération et mère de la bienfaisance, est, je crois, une de ces vertus qui, pour l'éternelle propagation de notre espèce, nous fut accordée à nous autres hommes afin que nous pussions être aimés ; et à vous nos douces compagnes, pour que vous eussiez à tout âge et en tout temps un sûr moyen de plaire ».

Et les larmes !... Faublas pleure avec son père quand, après une escapade il retourne chez lui ; il pleure d'émotion quand il a sauvé un malheureux qui va mourir de faim ; la comtesse de Lignolle pleure en songeant à ses paysans, elle pleure en les secourant, et cette vue remplit Faublas d'amour pour elle. Eléonore dit à Faublas : « Tu ne te moques pas comme les autres hommes qui rient de nos larmes : au contraire, mon ami, tu me consoles en te chagrinant avec moi ; tu sais pleurer, toi, tu sais pleurer !... » — « On me fait pleurer comme on me fait rire, tout de suite... », déclare Madame d'Armincour, et elle conclut : « Soit, j'y consens, pleurons tous trois ».

***

On ne trouve pas dans *Faublas* que la peinture de l'amour libertin. Le XVIIIe siècle a connu de l'amour une autre conception : celle-là même qui se trouve dans la *Nouvelle Héloïse*, et qui fait de l'amour une passion violente, imposée par la nature, à laquelle on ne résiste pas. Cette passion rend malheureuses mais ne dégrade pas des âmes vertueuses. Cette prodigieuse passion, qui est celle de Manon Lescaut, on a dit qu'elle est aussi rare qu'un grand génie. Le dix-huitième siècle s'est plu néanmoins à la prodiguer ; dans *Faublas*, elle est tirée à triple exemplaire. Elle est poussée à son paroxysme dans les derniers moments des femmes qui en souffrent et qui en meurent. Rien de plus émouvant que la

confession de la marquise à son lit de mort, quand elle raconte ses désepoirs, ses luttes, ses sacrifices, et quand enfin elle descend au tombeau chargée des malédictions de celui qui a causé sa mort. Rien de plus dramatique que le récit du suicide de la comtesse qui s'est échappée de la chambre où Faublas la tenait enfermée, pour se précipiter dans la Seine.

Faublas n'est pas le moins malheureux de tous. Il accuse le ciel : « Voilà donc le fruit de mes égarements !... Des remords ! grand Dieu ! et pourquoi ? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant et les sens les plus vifs ; vous avez voulu que je rencontrasse à la fois plusieurs femmes exprès formées pour plaire aux yeux et charmer l'âme : je les ai toutes ensemble adorées... adorées moins encore qu'elles ne le méritaient. Voilà tout : si jamais je fus coupable, la faute en est à vous ».

Il y a quelque chose de nouveau dans cette fatalité de l'amour, dans ces accents de Faublas révolté contre le Ciel, dans ces dramatiques récits de la mort de ses amantes. L'influence de Young, traduit en 1769, d'*Ossian* et de *Werther*, traduits en 1776, est incontestable sur les dernières et sombres pages du livre, qui forment un étonnant contraste avec le ton enjoué du reste de l'ouvrage. La marquise, dans son délire, voit deux tombeaux ouverts devant elle. Faublas se jette à l'eau pour tenter de sauver Eléonore au milieu des éclairs et du fracas du tonnerre. Il y a toute une mise en scène romantique, des exclamations comme celle-ci, lorsque Faublas, brisé par trop d'émotions, frappé de trop de coups à la fois, a perdu la raison :

« Les vents sont déchaînés ! le ciel paraît en feu ! l'onde mugît ! quel tonnerre !... neuf heures !... elle est là !... »

On conduit le malheureux dans un lieu « planté de peupliers, de saules pleureurs et de cyprès,... séjour des regrets » où tout est disposé pour « écarter les passions violentes et disposer l'âme à la mélancolie tendre ». Tous les soirs, il va gémir dans le bosquet en choisissant les allées les plus sombres. Il guérit enfin en gardant du passé cet impressionnant souvenir qui ne quittera plus Faublas :

« Si, dans une nuit d'été, le vent du midi s'élève ; si l'éclair fend la nue, si le tonnerre la déchire, alors j'entends résonner un

timbre fatal, j'entends un soldat, froidement barbare, me dire : *Elle est là*. Soudain, saisi d'une indicible épouvante, abusé d'une espérance folle, je cours à l'onde qui mugit ; je vois se débattre au milieu des flots une femme... hélas ! une femme qu'il ne m'est pas plus permis d'oublier que d'attendre. Oh ! plaignez-moi ! »

Et Faublas mérite, en effet, au même titre que les grands personnages romantiques, la compassion et les larmes de tous ceux que la maladie du siècle a tourmentés dans les premières années du XIXe siècle.

(*A suivre*).

Louis Arcens.

Dénuement

Si je porte à deux mains ma jeunesse blessée
C'est que trop de douleurs en ont terni l'éclat
Et que le clair écho des tendresses passées
S'affaiblit en prière et se déchire en glas.

Si j'hésite devant la minute qui s'offre
Comme la clef d'une serrure sans secret,
C'est que je sais trop bien qu'il est au fond du coffre
L'implacable destin et l'immortel regret.

Si je ne puis plus croire au rire de la vie,
C'est que j'appris à lire en son visage étroit
Et que trop jeune j'ai connu la perfidie
Qui glisse en son regard et qui monte en sa voix.

Si ma main élevant le flambeau de mes rêves
Tremble jusqu'à laisser la flamme agoniser,
C'est que je sens combien l'illusion est brève
Qui prétend combattre le mal et le briser.

Et si l'âpre révolte en moi veille et se dresse
Défiant le hasard ironique qui ment
C'est que, plein du puissant orgueil de ma faiblesse,
J'ai gardé des lambeaux de soleil en tombant.

Sylvain Royé.

Le Livre d'un Inconnu

Pour l'amour d'être démodé, j'écris cet article. Afin de ne surprendre personne, je préviens les écrivains de ma génération que ces pages ne les concernent pas. Ici je vais parler d'un inconnu.

Le méconnu se porte encore un peu cet hiver. Pour peu qu'il consente à payer ses défenseurs en préfaces, en comptes-rendus, voire en poignées de mains, un littérateur de cinquante ans peut encore transformer en « courageuses tentatives d'art » les mécomptes de sa carrière.

Mais l'inconnu, l'inconnu provincial surtout, se trouve, en 1913, absolument désuet. Il est ridicule d'entrer dans une revue, au bras de ce personnage, comme il est malséant de pénétrer dans un salon, muni d'un parapluie.

Je tiens, s'il vous plaît, à faire savoir que je ne pêche point par ignorance. Avant d'écrire, j'ai lu. J'ai lu des revues, qui, toutes, depuis le recueil dont un puceau jaloux de gloire fait les premiers frais, jusqu'aux périodiques obèses, sur le gilet de qui se détachent des noms fameux, qui, toutes, dis-je, se ressemblent et se confondent. Elles sont l'expression littéraire d'une époque, qui ne s'embarrasse point de vaine générosité. Les jeunes écrivains s'y montrent gens pratiques. On y donne « des lignes » à qui vous les rend ; chacun, ayant ouvert le tiroir aux épithètes, distribue à ses amis les superlatifs les plus intempérés, dans l'espoir (jamais déçu) qu'on le paiera de la même monnaie. Quand on renonce à ces pratiques, c'est afin de louer le génie des gens célèbres : on a souvent besoin d'un plus connu que soi. Qui donc, en ce temps-ci, n'a un manuscrit à placer, un roman à vendre? Les éditeurs ne lisent plus que les lettres de recommandation. Au cœur de cette bourse des louanges, quelque tardigrades s'entêtent. Ils tâchent à de laborieuses besognes. De loin en loin, on voit paraître leurs articles aux titres périmés : *Nietzche et Wagner*, *Furetières et les origines du naturalisme*, *la Technique des Primitifs Flamands*... Ces remueurs de dictionnaires étonnent et désopilent.

Une revue polychrome, qui mène un grand tapage dans quelques pieds carrés, parut, le mois passé, avec un sommaire si remarquable que je vous demande la permission de le reproduire ici (aux noms près, bien entendu).

Pierre Convoi. — *Raymond Poincaré.*
Louis Labanne. — *Bergson et la R. P.*
Ludovic Rampon. — *Les derniers romans d'Henry de Régnier.*
Pierre de Balcise. — *Verhearen, dramaturge.*
André Valaque. — *Quelques jeunes*: J.-L. Vaudoyer, Fernand Divoire, Charles Vildrac, Jules Case, Francis Carco, Frédéric Passy.

LES POÈMES

Le cœur sur les lèvres (Pierre Convoi), par L. Labanne
Volontés (Louis Labanne), par P. Convoi.

LETTRES FINLANDAISES

REVUES

Telles sont les mœurs. On monnaie la camaraderie, on se « rend » des services, et c'est faire montre d'une grande naïveté que s'émouvoir de ces choses. La prose, autre que caudataire, est d'un placement difficile ; aussi bien l'éloge d'un inconnu par un autre inconnu est avéré « indésirable », et doit, plus que toute autre copie, connaître les honneurs du panier. Grâce au directeur de cette revue — ou du moins par sa faute — les choses, ici, se passent autrement. Loué soit le nom de Joseph Perier, cet imprudent !

*
* *

Mais arrivons à mon inconnu, à Julien Malric.

Voici un écrivain, qui, ne ressemblant à aucun autre, créant de toutes pièces un théâtre, une métaphysique, une civilisation, un style, des mythes — qui, lançant dans le monde un fleuve d'idées vierges, ne prend pas les attitudes d'un novateur. Insolite personnage ! Julien Malric est cet homme : un original qui ne publie pas de manifestes, un inventeur de formes et d'idées, qui ne fait point de boniment esthétique. Sans le dire et sans même le savoir, il construit, bouleverse, détruit : il agit comme une force de la nature.

Il a toutes les chances possibles de n'être pas lu et, d'ignoré, il mérite de devenir méconnu. L'effort de cet homme marquera

une date dans l'histoire de notre littérature. Un jour viendra, peut-être, où l'on s'étonnera du silence fait autour de son nom. Il subira le sort de tous ceux dont les conceptions ont devancé le temps. Mais il ne se plaindra jamais des lenteurs de la clairvoyance humaine ; il en connait les lois.

La Nuit, première tentative, expérience liminaire d'un essai de théâtre mythique, est un drame, dont l'action se déroule dans le futur, « à une époque où la connaissance confine aux domaines de l'absolu ». L'invention du drame de Julien Malric présente ceci de singulier qu'elle ne s'appuie pas, pour construire l'avenir, sur l'expérience du passé. Il diffère, en cela, des nombreux écrivains, qui, avant lui, ont scruté le problème de l'avenir. Nos lendemains ont préoccupé des foules de savants et de poètes : tous cherchèrent des solutions dans la pratique de l'histoire. Ni Edgar Poë, ni Villiers, ni Wells n'ont imaginé l'évolution des mondes autrement que suivant une courbe définie, dont le mouvement initial leur était fourni par l'histoire des civilisations. Julien Malric, résolument, s'est écarté de cette conception. Du plan mathématique il a transporté la question dans le plan idéal. Il a fait œuvre de rêveur et, partant, de réaliste, tant il est vrai que le *vrai* et le *possible* naissent moins de l'observation que de la création.

En un court avant-propos, Julien Malric explique les mobiles qui l'ont poussé à publier son étrange et hermétique tragédie : « De tout temps, l'imagination humaine, guidé par de suprêmes pressentiments, s'est attachée à devancer l'avenir. A ce besoin d'anticipation, correspond le souci qui, de nos jours, porte toute une famille d'esprits à se mouvoir dans les domaines élargis de la sensibilité, sur le chemin montant du mystère...

« Peut-être y a-t-il quelque témérité à traduire ces états futurs, et à montrer le devenir en marche, dans la transparence des thèmes dramatisés... Ce genre de spectacle s'adresse, en définitive, à un public restreint, sa complexité déconcertera probablement le plus grand nombre. Néanmoins il est à présumer que des sceptiques, et même des indifférents, se sentiront touchés, ici, par tels cris de désespoir, là, par telles paroles de repentir, et demeureront suspendus aux voix fraternelles du drame...

« Quoi qu'il en soit, une pareille entreprise ne saurait constituer le privilège d'un seul ni le labeur d'un jour. En s'appliquant à réunir, dans la série qui s'ouvre avec ce livre, des mythes qui ont l'aspect de la vie, on a voulu simplement remplir une tâche

préliminaire. Cette tâche a été conduite en toute modestie et sans visée de rénovation. Elle garde le caractère d'un essai, moins que cela, d'une ébauche, dont la raison d'être principale est d'appeler des tentatives plus heureuses, des réalisations plus parfaites... »

Telle est la manière à la fois simple, humble et hautaine dont Julien Malric présente au public un livre qui est peut-être le plus neuf et le plus hardi de nos vingt dernières années de littérature.

Voilà qui nous change, n'est-il pas vrai, des proclamations tapageuses, des invitations à la lecture, avec quoi les remuants novateurs de notre génération ont coutume de rassembler la foule chez les libraires. Pour l'auteur de *la Nuit*, la condition essentielle de l'art est l'indifférence aux caprices de la mode littéraire. Le texte qu'il soumet à notre jugement est une version remaniée de sa pièce, publiée une première fois aux environs de 1898. J'ignore ce qu'était cette première indication — probablement un essai véhément, désordonné, extravagant et fougueux. Il semble bien, lorsqu'on lit de près le texte actuel de *la Nuit*, que les changements probables ont été opérés dans un esprit de modération. Au reste, c'est moins la crainte d'irriter le lecteur que celle de le désorienter qui décida Malric à faire ces modifications. C'est la rançon des penseurs originaux que d'user avec les contemporains d'une patiente énonciation. L'inouï n'est accepté par les hommes qu'au prix d'une feinte banalité. Pour être contenue, la puissance ne se diminue pas. Elel gagne même en gravité. « Un homme, a dit François de Curel, qui écrit une phrase vraiment neuve doit s'attendre à ce qu'un jour d'autres hommes meurent pour elle ». Julien Malric se prépare une route jonchée de cadavres.

***

Loin des villes futures, dans la campagne lointaine des hautes régions, vit, étrange population, une plèbe déchue à qui des savants distribuent une manne gratuite. En un demi-siècle ces êtres, que ne régénèrent plus le travail et le besoin, sont tombés dans l'animalité primitive des temps préhistoriques. Ainsi le progrès a détruit le progrès, « le désir furieux des traîne-misère s'est réalisé à souhait ; ils ont à leur gré table mise et lit moelleux, ils sont gavés, reposés... » Et ces hommes de l'avenir ressemblent aux primates des anciens âges, unissant la méfiance des bêtes

traquées à la placidité des ruminants. Leur barbarie s'aggrave de leur paresse : « après l'âge de fer, dit un des personnages de *la Nuit*, voici l'âge du miel ».

Dormir jusqu'à l'heure des nourritures, manger et dormir encore, telle est leur existence.

Au dessus de ces malheureux, il existe une caste de mages, qui leur distribue chaque jour l'avilissante pâture. A la fois studieux et rêveurs, ces hommes sont les savants, les poètes, les prêtres et les maîtres. Au bord des tours qu'ils ont élevées, sur les collines, on voit des instruments fabuleux : « une forêt de tuyaux, gigantesque donjon sonore qui se profile sur l'horizon et surpasse les dômes sphériques des lunettes méridiennes... Puis une immense lyre, qui, avec ses deux branches dorées et transparentes, ressemble à un grand anneau brisé, dont les pointes recourbées en dehors, ont l'apparence de harpes : ses cordes sont faites de tubes précieux, qui s'irrisent sous la coulée des ondes astrales. Sa base figure une cabine spacieuse. La porte de cette cabine miroite à toute heure et se revêt par instants d'un éclat singulier... » Quand on ouvre la porte de cette cabine, « on aperçoit tout un système astronomique en mouvement sur un fond de transparence bleuâtre. Des globes lumineux, rouges, verts, violets ou jaunes, avec leurs satellites éclairés de reflets, tourent harmonieusement en décrivant les courbes qui leurs sont propres. »

Maîtres des éléments, ces mages vivent étrangers aux soucis terrestre. Eux, pensée, asservissent la multitude, matière. Une telle société connaîtrait l'harmonie, s'il ne se trouvait un homme, Saul, le dernier travailleur, dont l'existence provoque l'origine du drame. Cet héritier des vieilles civilisations forge, sème, laboure. En face de l'universelle déchéance, il érige sa confiance dans la lutte. Il contraint son fils Yan à des besognes manuelles :

— « Travaille, lui dit-il, c'est le meilleur moyen de dompter la bête... »

Mais Saul poursuit, en outre, une tâche de prophète : éveiller au cœur de la foule asservie le sentiment de sa dégradation, remplir ces îlotes du dégoût d'eux-mêmes. les ramener à l'humanité par le travail. Son espoir est vite déçu : la déchéance de ces malheureux est telle qu'ils rient de ses vaticinations. Même, le chant de l'enclume les irrite, parce qu'il trouble leur sommeil. Toute parole leur est d'ailleurs indifférente, aussi bien la mâle objurgation de Saul, que les paraboles consolantes du vieil Irm (un anachorète

qui dans son amour des hommes voudrait faire de la foi et de la science un nouvel évangile. Ce sage et doux ancêtre désapprouve la brutale exaltation de Saul :

— La colère, dit-il, ne peut qu'épaissir la nuit autour des âmes.

A ses yeux « les rédempteurs marchent en portant des rameaux et non des torches. » Et, méditant la concorde universelle, il habite, dans la compagnie d'un pauvre dément, Yof, un cloître en ruines, dont le jardin est peuplé d'un congrès d'idoles vétustes, qui, chacune, représentent les vieux dieux du passé).

Un jour vient où Saul, révolté, ennivre les dégénérés. Guidés par lui, ils se lancent, en une effroyable ronde, à l'assaut de la colline des mages. Saul les a assurés qu'ils trouveront, sous les tours, qu'il faut d'abord brûler, des provisions de « la bonne liqueur ». Les mages sont massacrés ; mais, déçue, la foule, qui ne trouve dans les temples saccagés que des cadavres et des décombres, tourne sa fureur contre Saul. Ils se saisissent du meneur qui les a trompés et ils le crucifient sur la lyre. Et :

— Descends, descends, maintenant, crient-ils au nouveau Christ.

Ainsi la bête vainc d'un coup la pensée et écrase ses tyrans. Que va devenir le monde ? C'est ce que nous apprend la magnifique scène finale de *la Nuit*. Yan, fils de Saul, et Even, fille du mage Pha, s'aimeront sur ces ruines. Leur union les accouplera sur la débâcle du monde. Et, quand les incendies seront éteints, la science reconquise, les esclaves libérés, par le sacrifice de Saul et de Pha, leurs enfants régénéreront les hommes par l'amour, le désir et la bonté. Le soleil rajeuni chauffera et illuminera la terre féconde.

Telle est, racontée à la façon des journalistes, l'œuvre de M. Julien Malric. C'est une pièce philosophique ; elle est en outre symbolique, et, partant, peu engageante.

Il y a dans *la Nuit* cinq héros principaux, qui sont autant de symboles : Saul, *le Travail*, Pha, *la Science*, Irm, *la Foi*, Yof, *l'Inconscient*, Yan, *l'Amour* ; personnages auxquels il convient d'ajouter la Foule, considérée ici comme un élément, et le Vin, dont les vertus de force et d'oubli déchaînent la tragique escalade des collines sacrées.

A mon sens, c'est moins du conflit de ces entités que de leur *persistance* qu'est faite la pièce de M. Malric. Une fois le rideau tombé, on n'est pas certain que le drame ait trouvé sa véritable conclusion, que tout cela ne va pas recommencer, que cette nuit n'est pas une nuit éternelle. Le monde se défera-t-il de ses langes

de deuil d'ignorance, de servitude? L'auteur n'incline-t-il pas à d'incertaines conclusions, quand il met dans la bouche d'un homme de la foule ce cri d'un esclavage qui se désespère : « Yan, tu ne vas pas nous laisser sans maître... »

L'ardente foi de Saul dans le travail n'est peut-être, si l'on y prend garde, que la plainte (haussée jusqu'à l'invective prophétique) d'un rêveur asservi par d'impitoyables destinées ; il glorifie sa souffrance. Une réplique du mage Pha me paraît, en ce sens, très explicite :

— « Commencez par les besognes que vous apprendra cet homme. Il sait forger un soc et jeter le grain qui se multiplie... Et vous mangerez le pain de la terre *qui garde la saveur du printemps.* »

Ainsi Pha renonce, lui aussi, à l'absolu de son idéal et j'imagine que se n'est pas sans de longues réflexions que Malric introduisit dans son dialogue ces « relativités ». Au reste un renoncement semblable émane des derniers chants d'amour, échangés au quatrième acte par Yan et la petite Even.

Une étude plus complète dépasserait le cadre de cette revue — et, sans aucun doute, les prétentions de l'auteur de *la Nuit*. — Je terminerai donc ici ce travail critique ; la conviction où je suis que le plus habile commentateur demeurerait impuissant à évoquer les visions étranges et grandioses de ces jeux de paroles, m'empêche de regretter ma propre insuffisance. Je ne puis mettre, au service de mon admiration, que le bon vouloir d'un gazetier de province. Il est peu sage, en ce temps-ci, de compter sur la curiosité des hommes. Peut-être, cependant, mon enthousiasme éveillera-t-il celui de mes confrères de la jeune critique. Ma tâche, si j'avais la joie d'y parvenir, serait terminée.

HENRY BÉRAUD.

Exil

à mes Compatriotes d'Ardennes, Rimbaud et Verlaine.

Parce qu'un long manteau de narrance s'accroche
A mon épaule lourde et cingle mes reins flasques,
Je vais, les poings crevant la doublure des poches,
Prolétaire des vers à faire, hélas ! hélas !

Par la rue étrangère où les yeux me sont durs,
Troubadour débraillé de hardes et de cœur,
Qu'a trimbalé, d'aventures en aventures,
L'instinct paradoxal des chanteuses douleurs,

Par ce dimanche où l'air étranger même est doux
A recevoir dans la poitrine, et fait chanter,
Je passe, avec un air en l'air d'yeux rivés, Dieu sait où,
Somnambule du jour, chouette des clartés,

Incurable poète et prêtre de l'exil,
Malgré mon col graisseux et mes habits rapés,
Héros insuffisant peut-être, mais utile,
Des maigres nostalgies chevrotantes et vraies...

Et seul ! car autour de mon cœur aucune voix
N'est là — sachant aussi la douceur de leur cœur
Mis ardemment au pilori de la Douleur —
Aucune voix pour me dire : « C'est bien celà » !

Fernand Hubert.

Le Satyricon de Laurent Tailhade

On vient de rééditer la traduction du Satyricon de Laurent Tailhade.

Qui n'a pas son Pétrone?

Car Pétrone est probablement, des anciens non classiques, le plus connu. Le doit-il à l'auteur de « Quo Vadis » ou à Laurent Tailhade? Bien que celui-ci exécute brutalement celui-là dès le début de son « avis prémonitoire » le gros public est parfaitement renseigné sur Pétrone, beaucoup mieux renseigné que le petit nombre de ceux qui l'ont vu de près et tout nu, comme l'aime Laurent Tailhade, et qui savent, à n'en point douter, que nous nous laissa le Satyricon. Celui-ci, qu'on l'imagine d'après son œuvre, si l'on veut ou si l'on peut.

Eh bien ! M. Laurent Tailhade nous a fait voir un autre Pétrone, que n'imaginaient pas ceux qui lisent le latin assez couramment pour user du texte même. Ils sont bien gentiment escamotés par le préfacier, M. de Boisjolin, comme ceci, voyez : « Il est vrai qu'une traduction ne vaut jamais l'original, surtout si l'on en croit ceux qui ne lisent ni l'un ni l'autre, » sans parler de ceux qui lisent parfois l'un et l'autre. Ils admirent, malgré tout, l'audacieux qui a espéré traduire, et savent qu'il en est du traducteur comme du lexicographe, son frère laborieux, encore plus nécessaire et méconnu ; si tout auteur original peut aspirer aux louanges, à ceux-ci il est tout juste possible d'éviter le blâme, s'ils ont beaucoup travaillé.

Et ce n'est pas tout d'avoir traduit la lettre : si l'on se flatte de réaliser une traduction à la fois exacte et belle, il faut donner au lecteur l'impression esthétique qu'il aurait du texte même. Il faut que la traduction soit de la même couleur que le texte, et pour cela elle sera truculente si le texte est truculent, mais elle ne le sera jamais plus que le texte, ou alors elle sera traîtresse. Inévitablement.

Or le style de Pétrone est beaucoup moins haut en couleur que celui de Laurent Tailhade. Pétrone raconte ses petites histoires avec beaucoup de simplicité. Il est bien entendu qu'il n'est pas pudibond, mais, vraiment, il n'est pas exhibitionniste. Il ne se

prive pas de montrer ses personnages en peau, y compris le derrière et ses alentours, en racontant explicitement tout ce qu'ils en ont fait. Mais il ne s'exclame pas, pas même entre les lignes : « Est-ce assez original, hein ! de vous faire voir tout ça ! » Chez son traducteur, au contraire, le style a la valeur d'un perpétuel commentaire exclamatif.

Il est amusant, pendant la lecture, de penser un peu à l'épigraphe que Laurent Tailhade nous offre auprès du titre : « Auctor purissimae impuritatis », ce qui veut dire que Pétrone a su exprimer des choses impures en une langue très châtiée. Alors, que devient la véritable couleur du texte, si l'on traduit en argot les pages d'un puriste? Il n'y a pas d'argot dans le Satyricon de Pétrone.

Et puis, Laurent Tailhade a fait une traduction qui bien souvent veut être retraduite à l'usage du lecteur qui ne sait que le français usuel. S'il est assez subtil, à la rigueur peut-il résoudre certaines difficultés grâce au contexte, mais il agira toujours plus sagement en gardant auprès de lui, à côté du dictionnaire d'argot, un dictionnaire latin-français. Veut-il savoir ce que signifie « inédie »? Rien de plus simple. Il cherche dans Quicherat le mot *inedia*. De même « vénéfice » se traduit très bien par *veneficium*, qui se trouve aussi dans les dictionnaires latins. Voulez-vous savoir précisément le sens de « fastidieux » tel que l'entend M. Laurent Tailhade? Cherchez *fastidiosus*, et peut-être sentirez-vous combien est « fastidieuse », pour des estomacs un tout petit peu dégoûtés, l'heure que l'on passe à manger le cadavre d'un vieillard mort de maladie ou même de sa belle mort (car c'est de cela, tout simplement, qu'il s'agit dans ce passage) et que ce n'est pas trop de recueillir un gros héritage pour la peine — « en récompensation » dit M. Laurent Tailhade. Car, proche parent d'érudits un peu naïfs du temps de la Renaissance, déplorant « l'egene de notre vernacule gallique », il se « enite de la locupleter de redondance latinicome ». (Ici, ce n'est plus M. Laurent Tailhade qui parle, c'est l'écolier limousin de Rabelais). Comme si le français n'était pas plus riche que le latin, et que nous n'eussions pas du vocabulaire à revendre aux littérateurs de Rome.

Tout cela n'efface pas les inexactitudes et les erreurs d'interprétation. Elles sont inévitables dans toute traduction, et nous n'oserions épouiller la crinière d'un lion. Le latin est tellement difficile qu'il n'est donné à aucun philologue de pouvoir toujours l'interpréter infailliblement. Une traduction vaut surtout par l'effort du

traducteur, qui tâche à serrer le texte d'aussi près que possible, pour lui faire rendre tout ce qui s'y trouve, mais pas autre chose. C'est là que gît le lièvre. Il suffit d'avoir essayé pour voir comme c'est facile ! Tous ceux qui regrettent que le latin et le grec soient en train de mourir définitivement — car on les apprend de moins en moins — attendent pour le saluer avec allégresse, s'il vient jamais, le beau jour où des hommes courageux et vertueux (et pas seulement intelligents, car il faut être tout cela à la fois pour être un bon traducteur) — entreprendront la « série de traductions méthodiquement entreprises » par quoi le préfacier M. de Boisjolin voudrait voir « opposer une digue aux débordements du roman historique » — lequel d'ailleurs sévit un peu moins pour l'instant.

Après tout, c'est nous qui avons tort de tenir de tels propos. Si l'on s'est plaint, assez universellement pour qu'un proverbe naquît, de la traîtrise des traducteurs, c'est qu'il n'y a guère eu jusqu'ici que des traducteurs indignes. La plupart étaient des gens d'un très petit génie, et ceux qui en avaient davantage ne savaient pas sortir d'eux-mêmes. Or le traducteur parfait serait un homme qui se serait volontairement, joyeusement et radicalement circoncis de tout orgueil intellectuel et qui aurait une bonne fois renoncé à être soi-même. On ne peut guère demander cela à un homme. Ou bien il faudrait qu'il existât des monastères de traducteurs où pourrait, parfois, se former et croître à l'ombre, dans le plus absolu anonymat, un tel serviteur des écrivains dont la langue est morte : un héros comme celui-là tous les trois ou quatre siècles, ce serait déjà beaucoup, et il ne suffirait pas, vécût-il miraculeusement vieux, à une tâche d'âge en âge grandissante. Il faut bien, puisqu'il y a peu d'espoir de voir ce rêve se réaliser, remercier tous ceux qui collaborent avec les anciens sous couleur de les traduire, et qui leur confèrent ainsi un lustre nouveau. Une bonne préface, une bonne introduction, ou un « avis prémonitoire » sont très assimilables à la rampe ardente qui fait paraître la diva belle sous son fard. Que ceux qui l'ont pu voir sans fard n'aillent pas révéler la véritable qualité de son teint, surtout s'il est joli, et qu'ils s'en réjouissent secrètement, heureux d'être du petit nombre de ceux qui l'approchent.

Et pour la peine qu'ils ont prise de l'accommoder à leur façon, pour la faire voir et acclamer, à la foule, sachons remercier lampiste et maquilleuse.

Louis Dréan.

L'homme à la bêche

C'est un combat muet entre l'homme et son ombre.
Cambrant le pied au fer de sa bêche qui luit.
Il recule, courbé sous le ciel déjà sombre ;
Et l'ombre obstinément gagne le sol sur lui.

Il semble que ce soit son œuvre qui le chasse
Car son ombre grandit sous le soleil couchant
Et, dans la nuit qui croît, son corps, à lui, s'efface,
Il n'est plus rien et l'ombre envahit tout le champ.

Tout à l'heure, il était maître du paysage
Et son ombre n'était qu'un reflet de son corps.
Et maintenant il est dompté par son image.

Mais son labeur est fait ; il accepte le sort ;
Près du talus, il songe, essuyant son visage,
Au sol qui deviendra fécond par son effort.

Charles Chassé.

Bruits matinaux

Bruits matinaux, rumeurs des villes qui s'éveillent
En juin, dans la fraîcheur intacte du matin,
Murmure qui s'élève, indécis et lointain,
Lourds chariots roulant dans les rues qui sommeillent ;

Persiennes que l'on ouvre, ineffables et vieilles
Ritournelles, hachées sur un air incertain
Par des chanteurs des rues, très vague et indistinct
Bourdonnement semblable à celui des abeilles...

Bruit de l'eau du ruisseau qu'un balai éclabousse ;
Chanson du forgeron qui reprend et plus douce
Chanson des cloches qui sonnent leur carillon :

Bruits matinaux, mon âme en vous s'épanche toute,
Et dans la chambre où glisse à grand'peine un rayon,
Mon âme sent la vie, hélas ! qu'elle redoute !

Georges-Olivier Oural.

De Stendhal

On n'a jamais parlé autant de Stendhal qu'aujourd'hui. Chaque mois deux ou trois revues publient une nouvelle inédite de lui, toujours pleine d'un vif intérêt, et il n'est pas de détail de son existence que les Stendhaliens ne nous aient révélé.

L'étude de l'influence de Beyle sur la littérature reste encore à faire. Edouard Rod et Chuquet dans leurs deux livres ont esquissé le sujet, laissé entrevoir qu'il était digne qu'on s'y arrêtât, mais ils ont préféré laisser à d'autres le soin de le traiter. L'an dernier cependant, M. Jean Mélia a écrit un livre remarquable « Stendhal et ses commentateurs », où il a exposé avec autant d'habileté que d'intelligence les opinions que l'on avait exprimées jusqu'à ce jour sur l'auteur de la « Chartreuse de Parme ».

Quelle fut la nature et le degré de l'influence exercée par Beyle, romancier et critique jusqu'en 1880, c'est ce que j'essaie de chercher ici. J'aurais pu ne pas borner cette étude à 1880. Bien des écrivains contemporains se réclament de Beyle, et il n'en est guère qui n'ont eu à apprendre à son école. Mais comment parler avec une libre aisance d'auteurs vivants ou morts d'hier ?

La date et la limite de 1880 m'étaient, pour ainsi dire, indiquées par Stendhal lui-même, lorsqu'il écrivait : « Je ne serai lu qu'en 1880 ». S'est-il trompé. C'est ce que j'ai voulu savoir.

Edouard Rod prétend que Stendhal ne comprit pas grand-chose au romantisme. « Il appartient au romantisme, si l'on veut, écrit-il, raisonna sur le romantisme, c'est vrai, mais n'en aperçut que le petit côté ; il n'en goûta que les œuvres inférieures, il n'en saisit ni l'esprit ni les tendances » (1). Une assertion si peu nuancée suffit à faire excuser les violentes polémiques par où M. Droz et M. Mélia y ont répondu (2).

(1) Rod, Stendhal, page 75.

(2) Revue des Cours et Conf., 20 Fév. 1896 ; J. Mélia, Les comment. de Stendhal.

***

Le Romantisme fut une révolution littéraire, comme le protestantisme en fut une religieuse, comme le socialisme en est une économique. Révoltés de la façon dont le clergé interprétait leur religion, un certain nombre de chrétiens s'unirent: ce furent les protestants. L'œuvre de destruction achevée — à leur gré, du moins, — chacun partit de son côté, et, suivant son tempérament et ses idées personnelles, s'associa à l'église qui répondait le mieux à ses aspirations.

Estimant mauvais le régime économique actuel, un certain nombre d'hommes se sont coalisés pour lutter contre ce régime et en établir un autre. Ils se sont alliés pour l'œuvre de destruction, mais déjà il y a parmi eux des dissensions, qui deviendraient des schismes, si le parti socialiste arrivait au pouvoir.

C'est en ce sens qu'il n'est peut-être pas excessif de comparer Beyle à un protestant et à un socialiste. Tant qu'il ne s'agit que de démontrer que le classicisme ne valait rien et qu'il était urgent de le déposséder et de le remplacer, Stendhal, pleinement d'accord avec tous les romantiques, lutta vaillamment à l'avant-garde. Mais on le voit à l'écart, au moment de la réorganisation et des constructions. Il ne concevait pas l'Art comme les écrivains qui accaparèrent le nom de romantiques, c'est évident. Est-ce une raison pour soutenir qu'il ne comprit rien au romantisme?

Les romantiques prétendaient que le classicisme paralysait la littérature. Ce qu'ils réclamaient avant tout, — uniquement, pourrait-on dire — c'était la liberté. La littérature devant être selon eux, l'expression de la société, il importe qu'aucune règle périmée ne vienne entraver le développement du génie et de l'inspiration. D'où la guerre sans merci déclarée aux règles, aux codes, aux autorités. Lisons là-dessus « Racine et Shakspeare ». C'est une portion de cette guerre, ce sont des opérations limitées sur un terrain circonscrit: le théâtre. Si la lutte se restreint à ce domaine, c'est pour être plus âpre. « Plus d'unité de temps ni de lieu ! », voilà le perpétuel cri de guerre de Stendhal. Tout ce qu'il dit ne sont que paroles insurrectionnelles pour commenter ce cri. La sincérité, l'ardeur avec lequel il fut jeté et répété lui donnèrent une sonorité, un écho, une portée sans pareils. Le témoignage du

Globe (un journal romantique peu sympathique à Beyle) est explicite sur ce point.

« Un autre mérite des livres de M. de Stendhal est dans leur date. Tandis qu'il y a dix ans nous croyions à la tragédie classique, à la barbarie de Shakspeare, à l'immobilité absolue du beau, déjà M. de Stendhal riait du La Harpe, admirait Macbeth, proclamait le beau infini dans son essence et mobile dans ses formes. Imprimés en 1817, les deux volumes de l'Histoire de la peinture en Italie en font foi. Il est vrai que depuis, nous avons marché, tandis que M. de Stendhal est resté au même point. Peut-être aujourd'hui est-il en arrière ; mais n'oublions pas qu'il y a dix ans il était en avant » (1).

Sainte-Beuve, qui est loin d'avoir de la tendresse pour Beyle, n'a pas manqué de signaler ici son initiative. « Il se trouva en mesure, dès 1814, écrit-il, à une date où bien peu de gens l'étaient. En musique, en peinture, en littérature, il perça aussitôt d'une veine nouvelle : il fut surtout un excitateur d'idées (2) «.

» Beyle, dit-il plus loin, a rendu des services. Ce qu'il a fait en musique pour la cause de Mozart, de Cimarosa, de Rossini, contre les Paër, les Berton et les maîtres jurés de la critique musicale d'alors, il l'a fait en littérature contre les Dussault, les Duvicquet, les Auger, les critiques de l'ancien *Journal des Débats*, de l'ancien *Constitutionnel*, et les oracles de l'ancienne Académie. (3) « Et, à la fin de son article sur Beyle, Sainte-Beuve conclut : « Il a fait connaître bien des particularités étrangères ; il a donné des désirs de voir et de savoir, il a piqué la curiosité par ses demi-mots. Il a jeté des citations familières des divins poètes de l'Italie qu'on est honteux de ne pas savoir par cœur... Stendhal a réveillé et stimulé, tant qu'il l'a pu, le vieux fonds français, il a agacé et taquiné la paresse nationale des élèves de Fontanes, si Fontanes a eu des élèves. Tel, s'il était sincère, conviendrait qu'il lui a dû des aiguillons. On profitait de ses épigrammes, plus qu'on ne lui en savait gré. Il nous a tous sollicités enfin de sortir du cercle académique et trop étroitement français, et de nous mettre plus ou moins au fait du dehors ; il a été un

(1) Globe du 24 octobre 1829 (cité par Rod).
(2) Sainte-Beuve, Lundis, T. IX, p. 242-243.
(3) Sainte-Beuve, Lundis, T. IX, p. 253.

peu critique, non pour le public, mais pour les critiques eux-mêmes (1) ».

Sainte-Beuve, d'ailleurs, n'est pas le seul, avec le rédacteur du *Globe* à signaler cette influence. Lamartine la montre franchement dans une lettre au baron de Mareste, du 20 mars 1823 : « M. Beyle a dit le mot que nous avions tous sur la langue, il a rendu clair et palpable ce qui n'était qu'une perception confuse de tous les esprits juste. Il est à désirer qu'il étende davantage ses idées et qu'il fasse le premier un code de la littérature moderne ».

Un critique contemporain qu'on ne soupçonnera pas de sympathie pour Stendhal, Brunetière, a défini fort plausiblement la part d'influence de Beyle dans le mouvement romantique.

« Que, si Stendhal ne les a pas dégagées nettement, il a fourni pourtant au romantisme trois des principes essentiels de son esthétique : lesquels sont, et sans parler d'une orientation générale de la curiosité vers les littératures étrangères, — 1° « Le Principe de l'équivalence des arts — ou du perpétuel échange que la poésie, la peinture et la musique peuvent faire de leurs effets ; — 2° « Le Principe dela Représentation du Caractère », comme objet essentiel de l'Art — en tant que le caractère est l'expression du tempérament physiologique des individus » — et des peuples ; — et 3° « Le Principe de la Glorifiration de l'Energie » ; si son admiration pour Napoléon — et pour l'Italie et pour l'Angleterre prouve essentiellement sa sympathie pour la résistance des individus aux conventions et aux lois de la société. Il est aussi l'un des premiers qui aient fait de la « culture du moi » la loi du développement de l'artiste ».

Ce témoignage d'un critique, qui devait à plusieurs reprises, — on le verra plus loin — contester toute originalité à Stendhal, et toute part d'influence en un point où elle paraît si évidente, dans le réalisme — est d'une importance considérable. Pas plus que le rédacteur du *Globe*, que Sainte-Beuve que Lamartine, Brunetière ne peut être incriminé de « beylisme ». L'influence de Beyle sur le romantisme, signalée par eux, n'est pas douteuse : nous pensons même qu'on voit qu'elle a une importance manifeste.

(1) Sainte-Beuve, Lundis, T. IX, p. 257.

On aura remarqué plus haut, dans la citation de l'article du *Globe*, cette phrase épigrammatique : « Il est vrai que depuis nous avons marché, tandis que M. de Stendhal est resté au même point. Peut-être est-il aujourd'hui en arrière. » L'article est de 1829. Le romantisme, depuis l'apparition des premières brochures de Beyle, a fait des pas de géant. La Préface de Cromwell fut une manière de prise de la Bastille. Les œuvres des romantiques se sont succédé au milieu d'un enthousiasme, inouï jusque là. Ils recueillent toute la gloire, dont aucune parcelle ne va à celui qui « sonna la charge ». On ne se résigne plus à l'immobilité et à l'ennui classiques. Chaque écrivain, à part lui, s'est tâté, mesuré, a reconnu sa poétique ou sa rhétorique, étalé son programme. Presque tous se sont groupés autour de Victor Hugo. Leur premier article de foi est qu'il faut obéir au sentiment, à la suite de Rousseau. On exalte le « moi », on l'idéalise, on le poétise. Il devient le centre de tous les regards. De là à envisager l'avenir du «moi », les idées sur Dieu, le spiritualisme, il n'y a qu'un pas : les romantiques l'ont vite franchi. De la métaphysique au merveilleux, la transition est insensible. Peu importent les réalités : légendes locales, miracles chrétiens, fantastique pur, les romantiques ne choisissent pas. Par réaction contre l'impersonnalité des classiques, ils deviennent humanitaires. Par réaction contre le Beau Idéal, ils réhabilitent le Grotesque. Ainsi même en reconstruisant, l'Ecole romantique poursuit, en quelque sorte son œuvre de destruction. Dans sa haine des classiques, elle se refuse à rien reprendre des matériaux qu'elle a jetés à bas. Elle veut tout refaire à neuf.

Stendhal, au contraire, — et quelques autres avec lui — s'étaient assagis. Ils n'acceptaient plus d'entraves, rompaient avec toutes les traditions, secouaient le joug de toutes les autorités, — mais, une fois la victoire obtenue, — ils ne refusèrent pas de conserver ce qui leur semblait bon dans le classicisme. — Par amour de l'indépendance, Stendhal s'était jeté, tête baissée, dans la mêlée, mais sa nature, ses lectures, sa philosophie l'éloignaient des voies où se précipitaient les romantiques subjectivistes. Il avait trop souffert dans sa très sincère sensibilité pour étaler ses peines. Il était trop rempli de Condillac et de Tracy pour sacrifier tout au culte de la forme et se contenter de noter l'extérieur des choses pour s'y

jouer en peintre et en musicien. Il était selon son génie de pénétrer au fond du cœur de l'homme, en quoi il cessait d'être romantique.

***

La bataille livrée, la victoire acquise, les romantiques oublièrent leur frère d'arme, qui leur faisait un peu l'effet d'un déserteur.

Beyle ne les aimait pas. De Lamartine il dit : « M. de Lamartine, après quatre années de douleurs,... est parvenu à pouvoir faire parler son cœur en vers ; il a trouvé des accents touchants ; mais, dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril, il n'a pas une haute pensée de philosophie ou d'observation de l'homme. »

De Hugo : « Il est toujours exagéré à froid. L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français ; malheureusement il est somnifère. » Il feint d'ignorer Vigny. Seul Musset échappe à ses sarcasmes : « c'est un grand et vrai poète. » Rien là d'étonnant ; Musset n'était-il pas l'enfant terrible des romantiques ?

Musset, de son côté, aimait Stendhal : son frère nous rapporte qu'il trouvait à Beyle un esprit prodigieux et caustique. Georges Sand qui, par certaines œuvres et par certaines parties de son talent, a, quoi qu'on ait pu dire, des affinités avec le groupe réaliste, parla de Stendhal dans les meilleurs termes : « Beyle, un des écrivains les plus remarquables de ce temps-ci... Il était brillant d'esprit et sa conversation rappelait celle de Latouche, avec moins de délicatesse et de grâce, mais avec plus de profondeur. C'était un homme éminent, d'une sagacité plus ingénieuse que juste en toutes choses appréciées par lui, d'un talent original et véritable, écrivant mal et disant pourtant de manière à frapper et à intéresser vivement ses lecteurs. »

Mais la plupart des romantiques firent la conspiration du silence autour de ce « faux frère ». Vigny n'en parle que pour en médire. Après avoir lu « la Chartreuse de Parme, » il la définit « un ouvrage sans conception profonde, mais plein d'observations très fines sur le monde diplomatique » et il ajoute : « La tante disant à son neveu : Cet homme a une manie qui est d'être aimé, baise-lui la main, » me soulève le cœur.

MARCEL GUILLOUX.

(A Suivre).

La Journée d'une Czarine

DANS LES VIEUX AGES MOSCOVITES

La journée d'une souveraine russe n'était pas celle des princesses couronnées d'autre pays ; elle représentait le phénomène unique d'une vie conformée, organisée pour les offices du cérémonial religieux ; pour le but d'une vie plus ponctuelle sur les austérités de la dévotion que celle des nonnes sur la règle : la prière, les pèlerinages, les aumônes, traçaient en quelque sorte un cercle qui ne se pouvait franchir ; les vies superposées des czarines sont uniformes comme les degrés d'un parvis d'airain.

***

Suivant jusqu'à la lettre les règles du rituel monastique, la czarine écoutait les prières du matin dans sa chambre.

Les jours où le czar ne couchait pas avec la czarine (car l'Eglise réglait encore les rapports entre les souverains), un envoyé du czar venait saluer la czarine, et s'informer de la part de son maître « comment elle avait passé la nuit ».

La czarine répondait selon la même mécanique ; d'habitude c'était un frère, un parent de la souveraine qui évoluait dans ses fonctions compliquées et monotones du service intérieur (1).

Ensuite, sous une galerie couverte où aux parfums des encensoirs se mêlaient la fumée des cierges, la czarine se rendait tous les matins au couvent des femmes de l'Assomption pour y entendre la messe des morts.

***

Des dessins très curieux, parvenus jusqu'à nous, nous font voir comment se déroulait le long cortège de la czarine entre les murs épaix du Kremlin.

Devant on portait sur un plat doré un mélange appelé « Koutia », sorte de composer de miel, de blé, de figues et de sucre qu'on dépose en Russie sur la tombe des morts pour le rachat des péchés.

(1) Par un contraste étrange la czarine n'était plus une fille pour son père et pour sa mère, elle n'était plus que la czarine, quelque chose d'inaccessible et de sacré qu'ils avaient le privilège de couver de leurs yeux soupçonnent aiguisés par la peur des sortilèges.
Zabeline, *Vie des czars, vie des czarines*, p. 331.

Cette « Koutia » faisait partie des revenus des serviteurs de l'autel, qui s'en appropriaient le bénéfice, avec cette avidité insatiable du clergé qui aspire et absorbe tout.

Spectacle étrange que ce « repas des morts » porté par une boiarine d'âge, marchant emboîtée dans sa robe semi-byzantine, entourée de jeunes filles, qui tenaient des cierges, se servant, en hiver, de flambeaux pour éclairer le chemin.

Derrière, parées de petites couronnes, venaient les czarevnes (filles du czar) sous de riches baldaquins, d'où apparaissaient curieusement leurs têtes de vierge, et leurs yeux élargis par la mystique ardeur.

Que faisaient-elles du matin jusqu'au soir, les czarevnes? Elles entendaient les mélopées de la messe, et le son des cloches ! C'était là le but de leur vie : marmoter des litanies, derrière l'épaisse muraille s'étendant entre elles et le monde ; leur rang les retenait à la chaîne du célibat forcé, nul ne pouvait prétendre les épouser ; au dire des anciens chroniqueurs, la vie des czarevnes était comme baignée de larmes d'incessantes prières. Il y a là un plan occulte. Les czarevnes étaient semblables à des prêtresses de ces services intérieurs du tombeau auquel la musique des fêtes funéraires du paganisme ne demandait que le diapason des lamentations, que l'atittude des pleureuses chantant les adieux à l'âme envolée. Mais revenons au fantastique cortège.

Immédiatement après cheminait superbement la « mamka » (la nourrice du czarévitch) magnifiquement costumé et enlaçant la petite personne déifiée de son nourrisson : on paralysait ainsi les forces vives du czarévitch en le clouant dans les bras de sa « mamka » jusqu'à l'âge de dix ans.

Enfin, le front surmonté d'une couronne, sous le balancement de son baldaquin éclatant, plaquée de fard et pailletée d'or, apparaissait la czarine aux lueurs des flambeaux, image elle-même du chandelier biblique qui résume la tradition.

Mais le principe du fétichisme mortuaire ne caractérisait pas seul le sens de ces étranges processions, si la czarine était enceinte le cortège s'arrêtait et s'agenouillait dans l'Eglise consacrée au martyrologe de Sainte-Catherine, qui « soulageait les grossesses » et sous l'influence de laquelle s'accomplissaient les heureuses délivrances.

Car la stérilité apparaissait aux czarines aussi monstrueuse que la bête apocalyptique à sept têtes.

En effet, si le successeur destiné à régner un jour ne naissait pas, la vie des czarines était démaillée, rompue jusqu'à la répudiation, et quand il ne restait plus un doigt d'espoir, quelque missive aride l'envoyait rouler les graines du rosaire au fond d'un noir couvent. De là cette plaie, ce virus qui empoisonnait la vie des czarines : la peur de la stérilité et celle des diableries « qui font les entrailles stériles », aussi les prières des czarines à Sainte-Catherine, tournent-elles à l'hyperbole, ont-elles la redondance et l'exaltation des invocations de la Bible. « Bien heureuse servante du Dieu tout puissant », disait la czarine dans son naïf et fougueux langage, « vous qui vous êtes rendu digne de la miséricorde et de la grâce du Seigneur de la Vierge immaculée. Sa mère, et tous les saints ayant réjouis Dieu depuis le commencement des temps et dont s'élèvent vers lui les incessantes prières, je vous prie et vous supplie d'implorer le Seigneur, pour moi la plus indigne de vos filles, d'écouter mes prières, et de m'accorder une heureuse délivrance. »

Mais lorsque la stérilité de la czarine menait les obsèques d'une dynastie, lorsque, par exemple, la race des Riourik, de toute une lignée usée, s'éteignait en la torpeur morbide du czar Teodore, le fils énervé de caractère et affaibli d'intelligence de Jean le Terrible, les lamentations de la czarine déployaient les brûlantes visions des citernes taries, des figuiers desséchés, et remontaient aux lèvres comme le cri d'un cœur qui éclate, alors l'assistance, pénétrée de compassion, entonnait une prière, implorant un héritier pour le grand czarstvo (royaume) de Vladimir de Moscou et de toutes les Russies, et le chant religieux montait ému de désolation jusqu'aux grands saints hallucinants de la voûte, comme l'embouchure de la trompette de Josué, contre les murailles de Jéricho.

Ainsi vécurent et moururent, les czarines Salomonia, Irène et d'autres encore soumises à l'immobile tradition, sous le noir regard de la stérilité, qui au milieu des ors et des joyaux, veillait ironiquement autour d'un berceau vide.

***

Mais si les czarines se glorifiaient d'être mère, s'occupant par le menu de la santé des enfants qui s'élevaient, pour ainsi dire, sur les genoux des femmes jusqu'à l'âge de dix ans, d'autres occupations remplissaient, par leur tracas et leur plaisir, la vie de la

« génitrice dynastique », sur laquelle planait ce devoir : porter, visible dans tous ses actes, le sceau de la fidélité au type familial russe.

La journée de la czarine se modelait sur le pacte traditionnel. Aussi après les habitudes matinales de la messe, suivait l'active surveillance de toute une administration à la fois compliquée et monotone, mûe par les ressorts inflexibles du « Terem » (1) aux rideaux tirés.

Et jamais souveraine n'eut une administration si naïve et si complète en lingerie, broderie, vêtement et parures, absorbant une multitude de charges, exploitées de faveur, pressurée de grapillage et s'appelant étrangement le « Postelni prikasse », les « ordonnances du Lit ».

Certes, une des meilleures heures de la journée de la souveraine, était celle qu'elle passait tâtant de sa main affinée les merveilles exquises et éblouissantes des parures de style byzantin ; car sous l'influence de la vie claustrale la pensée féminine étroitement ligottée, surgissait du sépulcre, s'éveillait féconde, spontanée, concevant, engendrant des formes plastiques, se mirant dans la glace d'un bizantinisme, qui montait à l'horizon sur la songeuse aurore du génie russe, et transportait, par surprise, dans la cour farouche de Moscou, le luxe fou d'un de ses palais féériques d'Orient, plein de rareté et d'enchantement.

Les relations du temps en restent comme éblouies.

Un dignitaire de la mission grecque, *Arséni*, évêque d'Ellozone, raconte « on ne pouvait regarder la czarine sans surprise, tellement étaient magnifique ses vêtements. Elle portait au front une couronne d'un éclat fulgurant, composée très artistement de joyaux de pierres fines, formant douze petites tours, en mémoire des douze apôtres. Des deux côtés de cette couronne tombaient et s'entortillaient, à ravir, une abondance de pierres précieuses qui s'étalaient sur le manteau lourd, qu'elles pailletaient de frissons de feu ; les manches de ce dolmen au tissu éblouissant, qui couvrait les doigts de la czarine, étaient piqués de rubis si énormes et d'un tel éclat qu'ils étaient au-dessus de toute estimation. »

« Sa robe faite d'une étoffe magnifiquement ouvragée retombait sur des souliers étincelant de mille feux. »

« Nous avons vu tout cela de nos propres yeux, s'écrie l'évêque

(1) La partie de l'habitation russe, de cette époque exclusivement réservée aux femmes.

grec, fait à l'école du luxe, du goût, de l'imagination la plus délicate, « et la plus petite partie de ces magnificences aurait suffit à parer dix souveraines. »

***

Cependant les czarines ne se pavanaient pas toujours dans la dévote personnification de la plus écrasante richesse qui semblait les revêtir de la robe des impératrices de Byzance.

Ecartez cette somptuosité hiératique, dissipez cette vision byzantine et la plus étonnante trouvaille sera celle d'une simplicité de mœurs archaïques, consacrant une charité qui entrait pour ainsi dire dans l'ordonnance même de la vie de la souveraine russe.

En effet, un cercle de pétitions les plus curieuses environnait cette administration intime des czarines, car si le czar personnifiait l'image de la justice, la czarine personnifiait celle de la miséricorde. Et le peuple ingénu, lorsque la vie se faisait trop laide, venait à la czarine comme à la consolatrice des orphelins et à l'espérance des mères. « J'ai fiancé ma fille, mais n'ai avec quoi la marier, » disait l'une. « Mes enfants ont appris les prières, mais je n'ai de quoi leur acheter un psautier, » racontait l'autre. « Je désire aller au couvent, mais je n'ai de quoi le payer, » gémissait la troisième.

C'est ainsi que le peuple rapportaient des fragments de son existence aux pieds du trône. C'est ainsi que la souveraine russe, si inaccessible, entourée, de cérémonial et de mystère, dont la vie semblait pour ainsi dire expirer au seuil du « Kremlin », causait avec les petits et les oubliés, et avait pour fonction d'être leur bienfaitrice matérielle, d'intervenir, charitable et compatissante, pour dissiper un peu la nuit de misère du peuple.

***

Il fallait encore que la czarine s'occupât de sa famille ; l'élévation jusqu'au trône des czarines qui sortaient, pour la majeure partie, des rangs les plus modestes, c'était derrière elle toute sa famille, sortant de limbes obscures de la médiocrité, pour s'installer en les ors du kremlin ; ceci afin d'accomplir à la lettre la tradition fidèle au type du groupe familial, qui s'étendait à nombre

de sous-groupe, car la famille russe signifiant non seulement les parents mais leurs alliés consanguin, les grands parents et leurs proches. dont la czarine avait le devoir de ne jamais oublier les charges, s'enlaçant aux fibres même de sa grandeur ; quant on songe à tout cela, un jour nouveau descend dans l'intérieur de la vie intime des czarines ; on comprend quelle faculté de réflexion, quel sens moral devait déployer ces femmes adorées et emprisonnées et on voit tout à coup flamboyer, au-dessus de ces princesses, dont s'efface la molle empreinte des pieds dans l'histoire, le cœur de la grande Russie, comme un soleil, à la droite de Dieu.

***

Le czar et la czarine prenaient leurs repas ensemble, sauf quand le banquet czarien était dressé pour des festins, auxquels il était interdit à la czarine d'assister.

Ordinairement lorsque les souverains se levaient de table, c'était pour se rendre encore à quelque chapelle du Palais, exécuter dans toute leur rigidité les règles d'une dévotion ossifiante, seules, quelques grandes audiences, quelques grandes sorties éclaboussantes d'or variaient çà et là cette perpétuelle vision de messes, ce monotone pélerinage d'une église à l'autre.

Les mémoires du temps racontent la pompe de ces audiences exceptionnelles auxquelles les czarines assistaient officiellement, celle par exemple qui se donnait au métropolitain, se présentant aux souverains après sa consécration dans « la salle d'or de la czarine ».

***

De quels prestiges devaient se remplir la cour claustrale de ce kremlin, à l'architecture ambiguë de couvent et de forteresse, lorsqu'après une attente prolongée, dans une salle d'entrée où se tenaient, des pieds jusqu'à la tête, vêtues de blanc, « sans nulle parure ni ornementation », des femmes et des jeunes filles au service de la czarine ; la porte d'or de la salle d'or de la czarine s'ouvrait enfin et tout le concile recevait l'invitation de se présenter aux souverains, assis sur leur trône superbe, entourés de boïards à longue barbe, plein de gravité et de pompe, et de la splendeur blanche des boïarines se tenant les bras croisés sur leurs vêtements de neige et les yeux pudiquement baissés à terre.

O. DE BÉZOBRAZOW.

(A Suivre).

Promenades Historiques dans Paris

— Suite —

Lutèce Romaine

Sur la Rive Gauche de la Seine, à peu de distance du fleuve, au centre même de ce joyeux quartier, de ce « pays latin », exubérant de vie et de jeunesse, vous voyez en passant un vaste jardin plein d'ombre et de fraîcheur, pittoresque avec ses ruines antiques et ses sombres feuillages !

Voici, parmi les gazons, dans les massifs de verdure, des colonnes rompues, des statues mutilées, des chapiteaux usés par les temps, des inscriptions, des bas-reliefs indécis, rongés par les lichens et les mousses, agrémentés de lierre... et au fond, immenses, profondes, les grandes ruines sombres érigent leurs masses encore imposantes !

Il faut, si vous aimez l'histoire de notre pays, venir vous-mêmes dans ces jardins, dans ces ruines, dans cet édifice, tantôt charmant, tantôt sévère, qu'est le musée de Cluny. Tous ces objets, tous ces débris, tous ces vestiges, toutes ces pierres parlent ; témoins du Passé, elles nous racontent en quelque sorte les grands faits de l'histoire ; elles nous font connaître les mœurs, les arts, les idées des hommes d'autrefois !

Depuis plus de seize siècles, ces hautes murailles décrépites, d'un sombre gris de terre avec de larges fenêtres, où le chèvrefeuille et la vigne vierge se jouent en des tons verts et rouges, se tiennent fièrement debout, et longtemps encore, elles « parleront » aux générations futures !

Si vous le permettez, ami lecteur, faisons ensemble une promenade à travers les ruines des Thermes Romains.

Durant cinq cents ans les Romains ont couvert la Gaule de routes, de villas, d'aqueducs, de ponts, de palais, de temples, d'arènes, de théâtres, d'arcs de triomphe. Seul, Paris n'a pu conserver de l'histoire de la domination romaine que quelques vestiges épars, que la « commission du « Vieux Paris » hésite à classer parmi les monuments historiques ! Mais avec les « arènes » et les « bains », qui ne forment qu'une partie insignifiante de l'important Palais du « Gouverneur » dont les substructions doivent s'étendre sous le Boulevard Saint-Michel, sous le lycée Saint-Louis, et se poursuivent

jusque sous l'Ecole de Médecine et sous la Rue Monsieur le Prince, nous pouvons affirmer que Lutèce était bien un centre important au point de vue administratif de la « province lyonnaise ».

Partout où les Romains ont porté leur conquête, dans les pays les plus divers, parmi les populations les plus étranges, ils restaient Romains, en gardant leurs idées, leurs mœurs, leurs lois, leurs habitudes, ils vivaient, ils s'habillaient, ils s'amusaient, ils travaillaient, ils bâtissaient « à la Romaine ». Ils construisaient, en Bretagne, en Gaule, en Germanie, comme en Afrique, en Syrie ou en Italie, ne tenant compte ni des lieux, ni des mœurs, ni du climat.

Mesurons ces vastes salles des Thermes, l'une a encore sa voûte qui s'arrondit au-dessus de nos têtes à près de dix-huit mètres de hauteur ! Une autre est ouverte sous le ciel et vous pourriez vous croire au milieu d'une cour ; quelques-unes encore, ne laissent voir que de grands pans de murailles sombres.

Mais ce que nous voyons ici n'est rien, et si on vous autorisait à descendre sous terre vous pourriez vous égarer dans d'immenses souterrains, treize salles, des passages, de longs couloirs, des fossés, des réservoirs, des canaux... et, comme je l'ai dit plus haut, tout cet ensemble n'est qu'une partie d'un vaste et somptueux édifice, d'un immense palais.

La grande salle haute, voûtée comme une église romane, c'est le Frigidarium ou salle des bains froids, et voici sur l'un des côtés une profonde excavation, recouverte d'une mosaïque, quelques marches y conduisent : c'est la piscine, une autre grande pièce avec de larges niches où se trouvaient des baignoires de marbre était le tepidarium ou caldarium, destiné aux bains chauds, et au-dessous les calorifères (Hypocaustum) qui donnaient à la salle entière la température d'une étuve. De Rungis ou de Paray, sur un acqueduc construit à grands frais, à travers collines et plateaux, à travers la vallée de la Bièvre ; souterrain ou par canaux à Paris, des sources abondantes amenaient aux Palais et aux bains, une eau claire et pure.

De nos jours, il est difficile d'avoir une idée exacte des Thermes romains, mais contemplez ses vastes voûtes, ses larges murailles, dégradées et nues, et essayez de reconstruire par la pensée ce que le temps, les barbares, les guerres, les révolutions, les évolutions ont détruit ; remplacez ce grossier pavage par des dalles de marbres blancs, par des mosaïques, représentant soit l'effigie de l'empereur,

soit une scène mythologique, revêtez ces sombres murailles de briques par du stuc orné de riches peintures, les voûtes supportées par des colonnes de marbre, encerclées et couronnées de chapiteaux de bronze ou de pierre, représentez-vous les statues de marbre sur leurs piédestaux, les baignoires, les « lits » couverts de riches coussins, des trépieds de bronze où brûlent des parfums... et vous aurez une idée du luxe des Romains ; vous connaissez la beauté et la richesse des bains ; jugez de la somptuosité du Palais !

Cela dû coûter cher ! — Qui payait ? — Les vaincus !

« Et non seulement ils payaient, mais en réalité c'était eux qui construisaient les édifices. Les Romains commandaient et dirigeaient. Dans leur manière de bâtir, tout exprès combinée, ils n'avaient besoin que d'un petit nombre de savants architectes, d'habiles conducteurs de travaux, de quelques maîtres maçons et charpentiers. Mais pour extraire, transporter les masses énormes de pierres, abattre les arbres, niveler les terres, cuire la chaux, faire le mortier, monter les matériaux, il fallait une multitude de manœuvres, de véritables armées de travailleurs : les Romains prenaient les gens du Pays, les hommes du peuple, les paysans surtout. Tous ces vaincus, toute cette population qui grouillait, comme une fourmilière, autour de la bâtisse, qui allait et venait, qui travaillait et gémissait, toute cette multitude d'esclaves, de vaincus, c'était les Parisii...

(*A suivre*).

G. Ch. de Valville.

Les hésitations de Guillaume Bodin

professeur de morale

Après une assez longue absence, je retournai ce matin-là voir mon maître, Guillaume Bodin, professeur de morale, afin qu'il me continuât ses conseils. Je le trouvai d'humeur bizarre. Un sourire étrange errait sur ses lèvres et ses yeux s'éclairaient d'une lueur que je crus être d'ironie et qui n'était en vérité que d'indignation.

Je venais chez lui pour goûter la sagesse de son enseignement et j'attendais qu'il voulût bien comme jadis me faire participer à son savoir subtil et pénétrant. Je fus fort étonné de l'entendre me dire :

— Je regrette de vous déclarer, mon enfant que nos entretiens doivent prendre fin. Je n'ai en effet plus rien à vous apprendre et il est inutile que vous perdiez, à venir me voir, un temps sans doute très précieux.

Comme je le regardais, surpris, il reprit avant même que j'eus le temps de protester :

— Mon enfant, j'ai essayé de vous inculquer jusqu'ici l'amour des grandes choses, le sentiment de la responsabilité et du devoir. Je vous ai dit souvent — afin de rendre mes conseils moins austères — qu'il fallait respecter les lois humaines, parce qu'en dehors de la morale pure elles étaient en général plus faciles à respecter qu'à enfreindre. Je vous ai dit qu'il fallait rester un honnête homme non seulement parce que la morale nous l'enseignait mais encore parce que notre intérêt bien compris nous le commandait également. Oui, je vous ai dit tout cela et j'ai grande confusion aujourd'hui d'avoir induit en erreur votre jeunesse.

J'étais interdit, je ne savais pas où mon maître voulait en venir et je protestai de toutes mes forces que son enseignement m'avait été précieux, que j'appréciais chaque jour l'excellence de ses conseils et la vérité de ses assertions.

— Eh ! bien, vous avez de la chance de pouvoir apprécier l'excellence de mes conseils, reprit mon maître avec un mouvement de colère qui ne lui était pas habituel. Moi je ne puis que m'excuser de vous les avoir donnés !

Je regardais mon maître d'un air abasourdi. Il continua :

— Je vais tâcher d'atténuer l'influence néfaste de mon enseignement en vous faisant profiter de l'expérience que j'ai acquise. Ecoutez-moi bien, mon enfant. J'ai voulu l'autre jour sortir un peu de ma retraite et chercher dans une vie plus active quelque délassement à l'existence contemplative que j'avais menée jusqu'alors. Ce que je vis ne laissa pas au premier abord que de m'étonner quelque peu ; mais je mis cela, au début, sur le compte du manque d'habitude de ma part et j'essayai de me faire une âme point trop rétrograde ni trop effarouchée. Cependant, malgré tous mes efforts pour me mettre en harmonie avec mes semblables, je ne pus y parvenir. Le peu de place que tiennent dans la vie les honnêtes gens me rendit rêveur. Je voulus l'autre soir faire l'éloge d'un brave garçon qui fait vivre avec son salaire d'ouvrier sa mère et cinq petits frères et sœurs et je voulus intéresser quelques personnes à son sort ; hélas, on ne m'écouta que d'une oreille distraite tandis qu'avec des mines curieuses et une attention passionnée, des jeunes femmes s'informaient des moindres faits et gestes des bandits tragiques : qu'avait répondu Callemin à son avocat ? quelles avaient été les dernières paroles de Carouy ? L'état d'âme des assassins prenait une importance considérable ; l'on se disputait leurs dernières pensées philosophiques et leurs dernières poésies. Dernièrement je proposai à des jeunes femmes charmantes de venir visiter une pauvre famille très digne de leur pitié ; elles me remirent négligemment une aumône quelconque pour mes

protégés, mais le soir même elles allaient en bande après le théâtre pour voir quelle contenance avaient les bandits en entendant leur condamnation. J'en conclus au fond de moi-même que décidément les honnêtes gens étaient bien peu intéressants. Néanmoins, m'occupant avec diligence d'un de mes élèves, garçon plein de talent et de valeur qui avait besoin de gagner sa vie, j'allai parler de lui au directeur d'un grand journal ; il ne m'écouta même point, mais le lendemain il publiait en première page toutes les poésies d'une femme qui s'était rendue célèbre par un crime passionnel. J'appris l'autre jour qu'un financier bien connu par les nombreuses dupes qu'il avait faites, venait après sa libération de réunir une importante commandite et d'ouvrir une maison de banque. J'appris... je n'en finirais pas d'énumérer tout ce que j'appris et qui venait, mon pauvre enfant, donner un démenti formel à mon enseignement. Je dus en conclure que le bien est dédaigné et fort peu en honneur dans le monde, mais que le mal au contraire jouit d'un prestige singulier. Je vous demande pardon de vous avoir si mal préparé à la vie... oubliez-moi et tâchez de vous faire vous-même une opinion au sujet de la conduite à suivre puisque je n'ai pas su vous la donner.

J'écoutais mon maître et je voyais son regard prendre une expression de grande tristesse. Je lui dis :

— Alors, mon maître, que compteriez-vous faire si vous aviez à recommencer votre vie ? Le prestige du mal vous a-t-il conquis vous aussi et auriez-vous suivi un autre chemin ?

Alors mon maître réfléchit quelques instants et me dit :

— Je crois que du moment que le mal a tant de prestige, du moment qu'il est plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour mille justes, c'est qu'en vérité les criminels doivent avoir plus de mérite que les honnêtes gens...

J'allais protester ; il continua :

— ...mais il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir faire le mal et la carrière la plus facile, celle qui convient le mieux à notre paresse, c'est peut-être celle d'un honnête homme. Les bandits ont sans doute plus d'initiative et sont probablement plus intéressants qu'un simple professeur de morale.

J'observai mon maître, il ne plaisantait pas. Je voulus lui demander une explication et arriver avec lui à une conclusion moins démoralisante ; mais il avait un air tellement soucieux, tellement préoccupé, que je n'osai pas ce jour-là l'interroger plus avant.

Le disciple de Guillaume Bodin,

pour copie conforme :

FERNANDE AZARIAN.

Lettre des Flandres

Le carnaval flamand !... mots glorieusement accolés par une insigne hérédité de truculence, qui nous arrivent, à travers siècles, à ce point gorgés de beuveries et de ripailles qu'ils étonnent et détonent un peu, en notre époque amaigrie, quand périodiquement ils s'annoncent, plus pansus chaque fois et plus lourds de toutes ces pantagruéliques orgies dont on prévoit le formidable éclatement !

Et vraiment que ne contiennent-ils pas, depuis le temps que la belle humeur populaire entasse sous leur égide ses plus fantastiques excès, avec d'autant moins de mesure qu'elle fut davantage comprimée, l'année durant, par le silence quasi monacal auquel la contraignent campagnes et cités sommeilleuses... Et puisqu'aussi bien c'est l'excès de santé du peuple flamand qui trouve en leur licence sa nécessaire expansion, que n'évoquent-ils pas pour qui chercha jamais l'âme du vieux pays dans les joyeusetés de ses conteurs et les fantaisies de ses peintres, pour qui descendit un jour, à l'exemple de Michelet, « sonder les caves où fermenta la Flandre ».

Je ne sais pourquoi je m'étais toujours plu à imaginer le déroulement de ce carnaval légendaire de préférence au fond d'une de ces singulières tavernes dont les Téniers ont illustré le charme pittorresque : c'était l'habituelle salle basse et longue, aux poutres noircies, aux recoins enténébrés, enfiévrée et bruyante, où l'on borne volontiers son univers autour du poêle qui ronfle, dans la caresse des pipes béatement fumées, devant des chopes imposantes, où l'on oublie tout â fait qu'au dehors il fait froid, que la brise aigre souffle et que le jour blafard choit en mélancolie... Ainsi le crépuscule était blême sans doute, au temps que j'évoquais, mais sa lividité n'attristait point la salle, un vitrail haut en couleur y opposant sa magie et n'en laissant passer que ce qu'il lui fallait pour marquer au fond du mur une échappée rutilante aux envolées possibles. C'était donc la lueur fauve des lampes que j'appelais sur les rubans, les dorures, les satins criards, les trognes grimaçantes, tout l'attirail carnavalesque ; elle les faisait saillir en éclairs rapides du clair-obscur où tourbillonnait la cohue des joyeux drilles et des grasses filles des « Kermesses », au son des cuivres frénétiques... Cacophonie de sons, débauches de couleurs et de gestes, était-ce encore du moyen-âge ? D'aucuns l'ayant affirmé, il me semblait que nul décor n'était plus digne d'en encadrer la grouillante et vigoureuse évocation.

Il faut avouer que la réalité m'a semblé beaucoup moins expressive. Sans doute, la gaieté flamande, la grosse gaieté

flamande n'est-elle pas un vain mot, et ne dément-elle pas son renom traditionnel en ces jours consacrés. Certes les vieux pavés des bonnes cités en fête ont résonné tout autant que jadis sous le martèlement des danses inlassables. Et le miracle ne fut ni moins subit, ni moins stupéfiant de ces bourgeois de mœurs paisibles, d'allures calmes et dignes· mués soudain en autant d'épileptiques hilares ou de joyeux pantins, en proie, vingt-quatre heures durant à des gigues effrénées, exécutées d'ailleurs avec autant de conviction que s'ils eussent accompli une tâche à laquelle les eût contraints le coup de baguette magique de quelque Fée malicieuse... Mais ce déguisement, tout moral, leur suffit, et les costumes quand ils existent, sont d'une indigence inimaginable. Que dire, par exemple, de la Bande des Pêcheurs de Dunkerque, la fameuse « Verscherbende », l'une des plus typiques de ces tumultueuses sarabandes, qui possède un tambour-major attitré, derrière lequel s'agitent, en d'interminables rigodons, scandés par la musique obsédante des fifres, une cohue d'un millier parfois de figurants, uniquement revêtus de vieilles chemises ou jupons, voire de couvertures ou de rideaux de lit, et brandissant follement des parapluies hors d'usage ? Ce débordement de loques sordides, échappées, dirait-on, à la hotte d'un chiffonnier, ne rappelle évidemment que de très loin les somptueux travestissements de l'ancien carnaval de Venise. Ici, nulle beauté, nulle coquetterie, nulle recherche ; c'est un concours de grotesque et de laideur. A quoi bon d'ailleurs costumes éclatants, riches parures, puisqu'aucun soleil ne les mettrait en valeur, et qu'au contraire la pluie et la brume du Nord en auraient vite fait de lamentables défroques. Et voilà bien la contradiction qui rend vaine et un peu lamentable cette gaieté malgré tout factice, parce que rien de réel ne la provoque. Il est entendu que la date même du carnaval oblige à une gaieté désopilante, mais peut-on vraiment concevoir le carnaval sans le soleil ? Une fée, disions nous, a fait peut-être ce miracle d'endiabler ce jour-là jusqu'aux plus graves, mais malheureusement on ne déguise pas les choses comme les hommes, et ni le décor, ni la nature ne se prêtent ici à de telles métamorphoses : dans le dédale mélancolique des rues, les troupes turbulentes se trémoussent en vain ; le ciel pâle du nord, au-dessus de leurs têtes, ôte toute signification à leur allégresse éphémère ; les sons grêles de leurs tambourins ne peuvent tirer de léthargie les cités moroses sur qui tombent en pelletées les carillons dévots... ; à Nice, bien loin, on jette des roses ; ici, il neigera demain... c'est l'hiver... à quoi bon des rires ? Allons, il faut rentrer au coin du feu, pauvre petite Colombine transie !... votre joie tombe avec la nuit qui tombe.., et cette fougue aussi qu'alluma pour un jour en votre cœur paisible quelque lointaine ancêtre qu'on disait Sévillanne...

Et puis, ces sortes de réjouissance ne sont-elles pas, en Flandre comme ailleurs, de moins en moins attendues, de moins en

moins goûtées, de moins en moins célébrées ? Le gros rire à ventre déboutonné n'est décidément plus à la mode ; les énormes gaudisseries d'antan ne trouvent plus place en nos plaisirs modernes, et elles s'en vont, diminuées, rapetissées, tout comme ces braves géants nationaux qu'on promenait naguère aux cortèges de mi-carême et qu'il avait fallu réduire et abaisser jusqu'au niveau des fils des tramways pour qu'ils circulassent encore librement dans les cités dont ils étaient l'orgueil. N'y avait-il pas déjà tout un enseignement dans cette semi-exécution des symboles locaux du Carnaval ? Que conclure alors, aujourd'hui que les pauvres géants ont été tout à fait relégués dans le hangar aux accessoires, et qu'on ne les montre plus à leur peuple fidèle ? Bruxelles est, je crois, l'une des seules villes, qui, cette année, ait respecté l'antique coutume. Mais ni Gayant à Douai, ni Lydéric et Phinaërt à Lille, ni Reuze-Papa à Cassel ou Dunkerque, ni tant d'autres dont il serait oiseux d'énumérer les noms, n'ont accompagné les cavalcades habituelles. Leur absence a enlevé à ces fêtes ce qu'elles avaient d'original et de vraiment national, et peut-être faut-il y voir un nouveau signe de la décadence que nous constations précédemment. Les Flamands dédaigneraient-ils désormais les plaisirs qui charmaient leurs pères ? Il est certain, en tous cas, que Monsieur le bourgmestre de Gand, qui vient d'être reçu dans notre capitale, n'a pris aucun intérêt à l'élection de notre Reine des Reines. Nous ne sommes plús au temps où son très illustre compatriote, Maître Jacques Coppenole, lors d'une semblable réception, laissait là l'ennuyeux mystère auquel on l'avait convié pour initier les spectateurs au divertissement qui, dans son pays, servait à choisir le Pape des Fous, ce qui valut pourtant à l'ambassade flamande un succès populaire tel qu'elle n'en a certes pas rencontré cette fois-ci...

Ernest Marec

Le Courrier de Lyon

Je veux donc ratteler la vieille diligence aux roues grinçantes et toute sonore de grelots pour apporter jusqu'à Paris — bien après les quotidiens sans doute, puisqu'elle ne doit débarquer qu'au bureau d'une *revue mensuelle* — mais à son heure pourtant les nouvelles de la grande ville qui somnole là-bas, aux confins du midi, dans la mante grise de ses brouillards.

Elle ne fera donc qu'un voyage par mois, inégalement chargée, cela va sans dire, selon les évènements. Elle ne vous apportera guère que des nouvelles de la peinture car s'il existe, à Lyon, une école de peintres — et la plus vivante et la plus personnelle qui

soit — (excusez ce mot maladroit et bien faux car les artistes dont il s'agit sont tous des indépendants) cette école n'a, sur le plan de l'art d'écrire, ni son égal, ni même son correspondant. Sans doute nous sommes quelques uns, littérateurs ou tâchant de l'être, qui habitons encore et le plus souvent la *Cité des brumes*. Mais — détachement ou manque de solidarité ? — nous n'y posons, si l'on peut dire, qu'un pied, tenant l'autre levé déjà pour le départ. Ce départ sera plus ou moins proche. Même partis, nous ne perdrons pas, je l'espère, tout contact avec cette ville qui vaut *tellement mieux* que ses apparences. Et cependant je reste persuadé que tous, ou presque tous, nous ne trouvons dans l'atmosphère d'ici, ni la couleur, ni le mode de nos imaginations.

Le Mois Artistique

Le mois de janvier a vu s'éteindre le plus vénérable de nos peintres : Paul Borel. Si vous avez lu la *Cathédrale*, vous n'ignorez pas son nom. Huysmans, qui avait bien quelque compétence sur ce point, saluait en lui, le *seul* peintre catholique de notre temps. En effet par la sincérité et l'ardeur de sa foi, par la ténacité et l'âpreté d'un effort tendu tout entier vers la traduction du divin, Paul Borel mérita d'appartenir à la phalange des beaux inspirés qui, ayant contemplé le divin dans leur songe, obtinrent d'en fixer pour nous quelque reflet. Décorateur d'églises, il peignit tour à tour, sur le mur des chœurs et des chapelles, l'adoration des mages (ancienne Chapelle des Carmes) les disciples d'Emmaüs (Dominicains d'Oullins) la vie de Ste-Philomène et l'apostolat du curé d'Ars (église d'Ars) le baptême (St-Héand, Loire) la mort de St-Joseph (hôpital St-Joseph) et la vie militante de St-Paul (église St-Paul à Lyon). Une entente certaine des lignes et des couleurs décoratives — un peu alourdie, un peu aigüe quelquefois — caractérisent ses décorations. Mais toujours un éclair de foi, une ardeur toute martiale les emporte. Elles ne sauraient laisser le visiteur indifférent.

En outre Paul Borel travailla beaucoup à l'eau forte. Il y a dans ses paysages (méridionaux pour la plupart) et ses marines une gravité un peu tendue, un sérieux parfois passionné. Elève du tendre Louis Jamnot, cet élève d'Ingres qui séduisait Baudelaire et trouvait grâce même aux yeux de Delacroix, il avait perpétué parmi nous une tradition de haute pensée décorative issue de M. Ingres lui-même.

Il s'est éteint plein de jours et d'œuvres, et toujours laborieux et toujours impatient de mieux faire. Il avait quatre-vingt-quatre-ans. Son œuvre, exemple d'un renoncement monacal, est ainsi une haute affirmation de vie. Nul doute qu'un jonr prochain, mieux connu, il ne prenne place, au-dessus des Flandrin et des

Jannot eux-mêmes, parmi les gloires lyonnaises les plus authentiques et les plus sûres.

***

A la galerie Pouillé-Lecoultre se sont succédées les expositions Brouillard et Combet Descombes. M. Brouillard y a présenté, outre quelques-uns de ces dessins denses et serrés où nous voyions déjà le meilleur de son style, des « marines », Souvenirs de vacances laborieuses et transcriptions, sans recherche ni emphase, de l'âpre océan qui bat les côtes de Bretagne et de la Méditerranée aux bleus profonds. Ces études méritaient l'attention, l'artiste ayant oublié les formules traditionnelles et jusqu'à ses propres recettes, pour se livrer tout entier, avec abandon. Mais nous n'aimons pas moins les dessins, aux beaux mouvements balancés, de cet artiste qui recueille parfois l'héritage du grand Vernay.

M. Combet Descombes est le notateur délicat des aspects de la ville et des coins de banlieue. Ses études — de petit format, presque des pages d'album — ont toute la vivacité d'une impression de nature et déjà l'ordonnance du tableau. Il s'est habitué à saisir d'un œil si juste les variations d'un paysage que dans le plus petit espace il se trouve à l'aise. Il n'a d'ennemi certain que sa propre facilité.

***

Le 10 février, un banquet réunissait, dans les salons Berrier et Millet, les amis et admirateurs du peintre Jacques Martin venus le féliciter de sa promotion dans le légion d'honneur. Avec une simplicité charmante le peintre voulut associer à la distinction qui lui était faite la Société du Salon d'automne, laquelle recevait en lui, disait-il, sa consécration et son couronnement. Mais le Salon d'automne est, en réalité, l'obligé du beau décorateur, qui fut pour ainsi dire son fondateur et dont il se glorifie aujourd'hui d'exposer seul, ici, les envois annuels.

***

Dans l'ordre théâtral, le mois de janvier a été marqué par la création, à Lyon, de *Boris Godounow*. L'opéra de Moussorgsky a été d'une très heureuse révélation. On se sentait à l'aise avec ce « barbare » qui est vraiment le promoteur du mouvement musical illustré par M. Debussy. L'œuvre était montée avec un souci d'art indéniable. Mais si l'exécution orchestrale et vocale était satisfaisante il n'en était pas de même de la mise en scène pourtant annoncée à grand fracas et pour laquelle on n'avait fait économie, ni de bonne volonté, ni d'argent. Cela n'empêcha pas le public, fort divisé au point de vue musical, de se mettre d'accord pour trouver beaux des décors sans style et sans vigueur, conçus selon la tradition la plus désuète.

***

Enfin le 16 février, dans le grand amphithéâtre de l'Université, M. Huvelin professeur à cette Université, a fait, devant un auditoire des plus nombreux, une conférence sur Claude Debussy, M. Huvelin a donné les preuves d'une largeur de vues et d'une entente de son sujet digne de tous éloges. Le génie de Debussy lui est familier et il osa le proclamer. Il osa plus encore. Notant très finement le rôle des influences littéraires sur Debussy, il osa, devant ce public de dimanche après-midi, rendre hommage « à nos grands poètes Verlaine et Stéphane Mallarmé » et en général à tous ceux qu'on a nommés les symbolistes. C'est une bravoure inconnue jusqu'ici dans une ville où la poésie s'arrête à Sully-Prudhomme. Et vraiment cela valait mieux que de provoquer, au sujet de ces pauvres symbolistes, un sourire complaisant comme le fit, quinze jours plus tôt, M. Louis Mercier dans une conférence sur Victor de Laprade. Concession apparente à un public rétrograde et volontiers « laudator temporis acti. » Et concession d'autant plus regrettable que M. Louis Mercier doit, autant et plus que quiconque, aux symbolistes. Je m'empresse de dire qu'il est l'un des plus beaux poètes de cette heure, l'un des plus mâles et des plus hautains et que des œuvres comme le *Poème de la maison* ou *Hélène Sorbiers* lui créent à notre reconnaissance des titres un peu plus sérieux que ne feront jamais les conférences pour « centenaires oubliés. »

Henry Dérieux.

Les Revues

Les Marges publient la fin de leur enquête sur la *guerre des deux rives*. La réponse de Jules Romains serait à citer tout entière. Elle se termine ainsi : « Enfin que nous parlez-vous d'une guerre des deux rives ? Les imbéciles, d'où qu'ils viennent, ont un merveilleux besoin de se retrouver, et ils fraternisent à la première occasion. Je rêve d'un banquet littéraire qui les réunirait tous : Les Agapes des Crétins. Quant aux « gens très bien », vous savez vous-mêmes qu'ils se moquent de tout cela et boivent frais. »

On ne saurait mieux dire : c'est pourquoi, *en guise de conclusion impersonnelle*, Eugène Montfort ne dit pas mieux.

Le Mercure de France. Une étude originale et savante d'Emile Magne sur « Les métiers d'art dans le roman contemporain. »

Une fine élégie de Stuart Merrill au rythme inattendu, pénétrante, évocatrice, dolente.

A propos du « Choix de Ballades françaises » qui vient de paraître chez Figuière, Georges Duhamel analyse et commente l'œuvre de Paul Fort : « Ce sera sans doute, dit-il, un des étonnements de nos petits neveux de

s'entendre dire que Paul Fort ne fut pas le plus généralement aimé des poètes de son époque. Disons que nous en sommes d'ores et déjà aussi étonnés qu'ils le seront alors. »

Mais il lui reproche d'avoir pris parti dans la *guerre des deux rives* qu'il appelle une « généreuse et vaine escarmouche » ; — vaine certainement.

Isis. Un sonnet de Camille Saint-Saëns. Ainsi l'auteur de la « Danse Macabre » a tenu à nous démontrer que chez lui le poète ne valait pas le compositeur.

Une « correspondance parisienne » où le comte de Gourcuff nous affirme que « la saison théâtrale, malgré les généreux efforts de M. H. Bataille, a, cette année, faiblement commencé », mais que « *l'Embuscade* est un bel ouvrage respirant la vie... » — Allons tant mieux !

Le Quadrige. Une page émue de Gaston Picard en hommage à Francis Latouche que chacun sait et regrette. De beaux vers du même Francis Latouche. Une précieuse prose d'Henriette Sauret pour la plus grande gloire de Sylvain Royé.

La Renaissance Contemporaine. Jean Muller étudie remarquablement *l'Evolution Divine*, d'Edouard Schuré, philosophe et poète. — La suite de l'enquête sur la liberté de la presse révèle deux opinions aussi opposées que catégoriques, les uns jugeant que la presse aujourd'hui n'a rien perdu de sa dignité ni de sa compétence, les autres regrettant vivement le temps de Benjamin Constant et d'Armand Carrel. La plupart, d'ailleurs, sont hostiles à une restriction de la liberté. M. Fernand Divoire termine une revue de quelques poètes nouveaux de 1912 par ces mots : « Je crois que l'on ne peut pas appartenir à la fois à une école et à la Poésie. »

Graecia, l'élégante et intéressante publication qui s'attache à tout ce qui concerne le mouvement hellénique contemporain, reproduit la leçon d'ouverture du nouveau cours de grec moderne de M. Hubert Pernot à la Sorbonne. — De M. Georges Grappe, un intéressant article sur l'hellénisme de La Fontaine. M. P. Sim nous demande de ne plus nous servir du mot « grec » comme synonyme de tricheur. Il y a là une insulte à l'honneur d'un peuple ami. Soit ! rayons ce mot, puisqu'aussi bien Francisque Sarcey nous en a donné l'exemple.

Miscellanées. Quelques notes de Henri Chassin sur Henri Heine. Des vers de Henri Chassin, Suzanne Bloch, Jean Thibeault, Georges Bannerot, Marcel Jay, George Pusset, Henry Bordry, Sylvain Royé, Joseph Cahn. Un conte émouvant de René Sehmann, *l'Emeute*.

L'Olivier, revue de Nice, ajoute sur *Parsifal* de nouvelles opinions à celles déjà publiées dans le numéro spécial consacré à la dernière œuvre de Wagner. — *La Magie des Temples*, de Georges Foucart.

Dans la Revue de Belgique, Mlle Marguerite Baulu résume et admire le dernier livre de Maurice Maeterlinck sur la mort.

Les Horizons donnent un fragment inédit de *Michel-Ange*, le drame de Hebbel dont on a représenté avec succès au Théâtre des Arts la *Marie-Madeleine*. — De Marcel Millet, un poème qui chante la force de l'homme marchant sans s'arrêter sur la route joyeuse de la vie.

Interim.

Bibliographie

La Nuit, de *M. Julien Malric* (Basset et Cie).

4 actes en prose. Essai de Théâtre Mystique. Cette pièce est la première de toute une série qui est déjà presque terminée.

C'est une évocation anticipée, une échappée dans le mystère.

Il y a de grandes beautés verbales, de nobles idées, un souffle poétique et fatidique qui fait de cette pièce une œuvre grande et généreuse.

***

La Colline Inspirée de *Maurice Barrès* (Emile Paul).

Avec la pureté de style, la beauté de locution et la splendeur verbale que nous lui connaissons déjà, l'auteur de *Colette Baudoche*, des *Déracinés*, du *Jardin de Bérénice* vient de nous intéresser à cette colline lorraine de *Sion Vaudémont* comme à un être vivant. Les personnages sont puissamment dessinés et ses paysages très colorés.

***

La Tragédie de Ravaillac par *Jérôme et Jean Tharaud* (Emile Paul éditeur).

Encore un chef-d'œuvre de ces écrivains qui nous ont donné, outre *Dinglez*, le *Coltineur Débile*, cette admirable *Maîtresse Servante*.

Ils ont su réhabiliter à nos yeux ce régicide qui avaient noirci les histoires de France de notre jeunesse. Nous le voyons agir dans ce livre sous l'impulsion des prédications et des exhortations religieuses, il se croyait un justicier et tua au nom du catholicisme ce renegat de parpaillot. On ne peut s'empêcher de frémir au récit de ses tortures et l'on sent couler ses larmes.

***

Les Tendances présentes de la Littérature française. par *J. Müller* et *Gaston Picard*, (Basset et Cie).

A l'enquête très intéressante posée par ces auteurs de nombreux écrivains ont répondu, parmi lesquels ont trouve les noms autorisés d'Henri de Régnier, Paul Adam, Verhaeren, L. Bertrand, Elémir Bourges, Henry Bataille, Henry Bernstein, René Boylesve, Beaunier, Lucie Delarue, Mardrus, Remy de Gourmont, Gustave Cahn, Rachilde, Schuré, J. et J. Tharaud, Camille Mauclair, Saint-Georges de Bouhélier, etc. etc.

C'est dire que le livre est intéressant et sera bientôt dans toutes les mains.

***

Poèmes de la Ville, par *Paul Costel*, (Messin).

Beaux poèmes chantant Marseille, Lyon, les quais de Paris avec des colorations vives et subtiles, avec une vérité et une puissance qui dénotent une âme de poète et de peintre en même temps qu'une compréhension profonde de la beauté et de l'harmonie des formes de l'humanité et de la nature.

LE BIBLIOMANE.

Un Peu de Théâtre

Théâtre Sarah Bernhardt

Servir. — Pièce en trois actes, et *La Chienne du Roi,* un acte, d'Henri Lavedan.

L'auteur du *Prince d'Aurec,* du *Marquis de Priola* et de ce chef-d'œuvre, *Le Duel,* aime les sujets étranges et rares. Il oppose ici les plus récentes doctrines du *Patriotisme* et de l'*Humanitarisme,* de l'*Anarchie* comme l'entendent *Tolstoï, Bakounine, Kropotkine.*

Dans cette famille Eulin, il y a un père fanatique de la guerre, au point de remplir le métier d'espion, et un fils fanatique de la paix, qui veut anéantir une découverte d'explosif qu'il vient de faire, qui cependant donnerait la toute puissance à son pays en cas de guerre. Le père vole à son fils son secret et le livre au ministre de la guerre. Une discussion terrible s'engage entre les deux hommes, à laquelle se mêle, pour demander pitié de cet écartèlement moral, le touchant personnage de Mme Eulin.

Et la pièce finira sur la défaite du jeune homme qui, voyant la guerre déclarée, partira combattre après s'être réconcilié avec son père. Ainsi le drame se gâte, se perd dans des divagations, quand il eût pu être sublime.

On applaudit tout de même des tirades chauvines que quelque temps avant on eut sifflées, en même temps qu'on acclame les artistes, admirables de fougue et de sincérité, qu'on nomme *MM. Guitry, Capellani, Mme Gilda Darty,* une bien jeune, trop jeune mère.

Avant cette pièce, nous avons écouté un épisode historique qui met en scène la captivité de *Mme Du Barry.* Ce fut une belle évocation, surtout sous les traits de *Mme Jane Hading. M. Calmettes* fut très remarqué dans un rôle de prêtre.

Théâtre de l'Odéon

La Nuit Florentine (*La Mandragore*), adapté de Machiavel, par M. Bergerat.

Ce fut une délicieuse matinée où l'on goûta l'esprit de Machiavel à travers celui de *M. Bergerat,* un rimeur expert et très agile. Cette aventure un peu scabreuse, a diverti le public et l'a charmé, en même temps que le jeu des acteurs, tous excellents, on le comprendra quand j'aurai nommé *MM. Maupré, Jean d'Id, Denis d'Inés, Malavié, Mme Peuget.*

Comédie Française

L'Embuscade. — Pièce en quatre actes, de Kistemaekers.

Voilà une admirable pièce où le principal mobile n'est pas l'amour, car on ne peut appeler amour le sentiment qui guide *Christiane de Servais* vers *Jean Guéret,* c'est de l'instinct commercial plutôt. Il s'agit là d'un fils naturel qui surgit soudain dans la vie nouvelle de sa mère, inconnue pour lui et fait naître un tas d'événements fatals.

L'auteur prétend que dans la vie très souvent un petit fait qu'on n'a pas prévu et qui se produit soudainement, peut anéantir des projets depuis longtemps formés, renverser brusquement toute une existence échafaudée.

C'est l'Embuscade qui est plus à craindre dans une guerre qu'une grande bataille, car elle surprend.

Et nous assistons haletants aux terreurs, aux angoisses de cette mère, qui n'osant avouer à son fils son origine, le voit se dresser contre elle et l'environner de ruines.

C'est âpre, puissant, plein de verve, de fougue, de vie intense et trépidante. Et puis, quelle distribution homogène et supérieure, comme la Comédie Française n'en a vu de longtemps avec *MM. de Féraudy, Mayer,*

Ravet, Croué, Grandval, Lafon, Guilhène, Mmes *Robinne*, éblouissante de beauté et de charme, *Bovy*, plus jeune d'allure qu'elle ne l'avoue dans la pièce, *Faber*, etc.

M. Le Roy s'est révélé là un très puissant artiste, il ne promet pas seulement, malgré sa jeunesse, il affirme son talent et sa valeur très réelle.

Mme Berthe Cerny a trouvé dans la mère torturée une des plus belles créations de sa carrière merveilleuse, elle sut être toute la douleur et toute l'angoisse humaine.

Admirables décors, évoquant les splendeurs nocturnes de la Riviéra.

Gaité Lyrique

La fille du Tambour-Major. — Livret de *Chivot* et *Duru.* — Musique de *Jacques Offenbach.* — *Le Petit Duc*, de Meilhac, Halévy et Lecocq.

Nous avons assisté aux reprises sensationnelles d'Opérettes célèbres à juste titre. Chacun connaît ces deux chefs-d'œuvre et ce serait superflu d'en parler longuement, nous dirons seulement que le public charmé a applaudi frénétiquement les mélodies exquises et spirituelles de ces œuvres musicales et que plusieurs fois les artistes furent obligés de bisser.

Il est juste de dire qu'ils furent admirables ces interprètes, imbus de tous les bons principes, de toutes les traditions éternelles.

Dans la *Fille du Tambour-Major*, on remarque *MM. Féraud de Saint-Paul, Gilly, Victor-Henry Dousset, Marchand, Lacombe ;*

Mmes Doria, Zélie Weil, Jackson et surtout *Edmée Favart* qui, par sa jeunesse mutine, sa verve primesautière, son minois spirituel a subjugué chacun.

Dans le *Petit Duc*, on acclame *MM. Audouin, Polin, Delgal, Mmes Dziry, Zackson* et la jolie gracieuse *Anne Dancrey*, qui porte crânement le travesti et fait un Petit Duc accompli.

Mises en scènes soignées et jolis décors.

Comédie Royale

La Femme de Pierrot, pièce en un acte, de Brégan. — *L'Homme au Chapeau Gris*, comédie en un acte, de Cazère. — *Le Garde du Corps*, comédie en trois actes, de Frantz Molnar, adaptation de Pierre Weber et Maurice Rémon.

Avec deux petits actes charmants où se distinguèrent *MM. Lurville. Villé, Cornély, Mlles Meunier, Varville, Jane Meryem*, nous avons eu le plaisir d'entendre une jolie comédie traduite de l'allemand et émaillée de mots d'esprit, par M. Pierre Weber.

Il y a là-dedans d'exquises trouvailles et beaucoup d'esprit. On déguste ces petits actes comme un mets rare et savoureux et l'on s'en montre pleinement satisfait. Et comme c'est joué ! par *MM. Dubosc, Elie, Fèbre, Nyms, Mmes Barsac, Linda Celli, Prieur* et surtout la délicieuse transfuge de la *Comédie Française, J. Provost* et la toute spirituelle et élégante, *Mlle Calville.*

Gaîté Lyrique

Carmosine. — Opéra comique, en quatre actes, d'après Boccace et Musset, de H. Cain et L. Payen, Musique de H. Février.

Disons tout d'abord que cette œuvre a pleinement réussi et c'est justice, car le livret est charmant et la musique harmonieuse et poétique.

Les auteurs du livret ont donné à l'action un mouvement plus vif que ne le fit Musset et c'est surtout à Boccace qu'ils ont pensé en échafaudant cette trame poétique.

En tout cas, nous avons suivi avec intérêt et plaisir l'aventure de cette jeune fille, qu'un pur amour pour le Roi, éloigne de son fiancé, *Périllo*, et qui est ramenée à lui par l'attachement sincère qu'elle sent avoir inspiré au jeune soupirant.

Il y a dans ce petit conte, une douceur, un charme, une naïveté tout à fait exquis, et de suite on est conquis, subjugué.

M. Raynaldo Hahn prétend que le musicien procède de Massenet, heureusement, ce n'est que peu apparent, et la plupart des mélodies sont bien plus puissantes et plus savantes que celles de ce mélodiste à tous crins.

Il y a dans *Carmosine* des pages délicieuses très chantantes et le public les a ovationnées superbement. L'œuvre, en général, est très intéressante, musicalement, et depuis longtemps on n'avait applaudi aussi volontiers un *Opéra-Comique.*

Signalons surtout la très jolie fin du troisième acte ou *Périllo* crie sa douleur et appelle *Carmosine,* tandis que, lointainement, un chœur chante amoureusement, et la scène de la lettre de *Périllo*, où la lecture de *Carmosine* est soulignée d'une phrase musicale très émouvante et très tendre.

L'interprétation est de tous points supérieure avec *M. Fugère,* un très paternel et très tendre *Maître Bernard, Gilly,* qui a tort de vouloir ainsi terroriser, car c'est un artiste consciencieux, *Petit, Audouin, Mmes Fiérens* et *Lamber-Vallaume* qui a mis ses belles qualités de chanteuse et de comédienne, au service du rôle de *Carmosine.*

J'ai gardé pour la fin *M. Maguenot,* qui s'est révélé là, remarquable artiste. Doué d'une voix nuancée, aisée, égale, son jeu est simple et naturel, sa diction irréprochable, expressive. Quel avenir que celui de cet artiste !

J.-A.-G. PÉRIER.

Théâtre de la Grimace

La « Grimace » a donné au théâtre Michel, son deuxième spectacle avec autant de succès que le premier.

M. Solange Pellat, le grave auteur de « *l'Education aidée par la Graphologie* », y a participé avec un lever de rideau qui nous a permis de constater combien était souple le talent de son auteur. « *Monsieur et Madame reçoivent* », est une comédie bouffe pleine de verve où sans ficelles d'aucune sorte, par le seul entrain du dialogue et le comique d'une situation qu'on pourrait dire quotidienne, nous touchons au vif l'un des travers les plus à la mode dans notre bonne vieille société parisienne : Il s'agit, en effet, de ne pas être treize à table ! ! !

M. Arnael, Mmes Rolden et Marthe Leroi ont interprêté dans la perfection des rôles qui exigeaient d'eux un entrain sans répit.

Et puis nous avons entendu la « *Mort de Dante* », de M. Edmond Bastide, un acte en vers, qui pour être un poème philosophique, n'en est pas moins essentiellement dramatique et où M. Fernand Bastide a pu mettre en valeur les très belles qualités d'acteur que nous lui connaissions déjà.

L'Association Artistique des Concerts Classiques Populaires avait prêté son concours à cette belle œuvre et c'est ainsi que nous avons entendu des fragments symphoniques appropriés de Saint-Saëns, Grieg, Pierné, Fauré, Debussy.

A côté de M. Fernand Bastide, M. Jacques Robert a contribué dans « Celui qui passe » au gros succès qu'a remporté la pièce.

Suivait une comédie en un acte, en vers, de M. Guy Métives : « *Au Maroc* », amusante fantaisie très applaudie, ainsi que « *La Pomme* », mystère musical, en un acte de M. Georges Lefranc.

Disons en terminant qu'à partir du mois d'octobre prochain, le théâtre de la « Grimace » aura sa Revue périodique, sur 12 pages, dans lesquelles sera encarté le programme du spectacle suivant. Cette revue sera adressée aux abonnés quelques jours avant chaque renouvellement de représentation.

Voilà une bonne idée qui, croyons-nous, fera son chemin.

Le Gérant : E. BASSET

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.